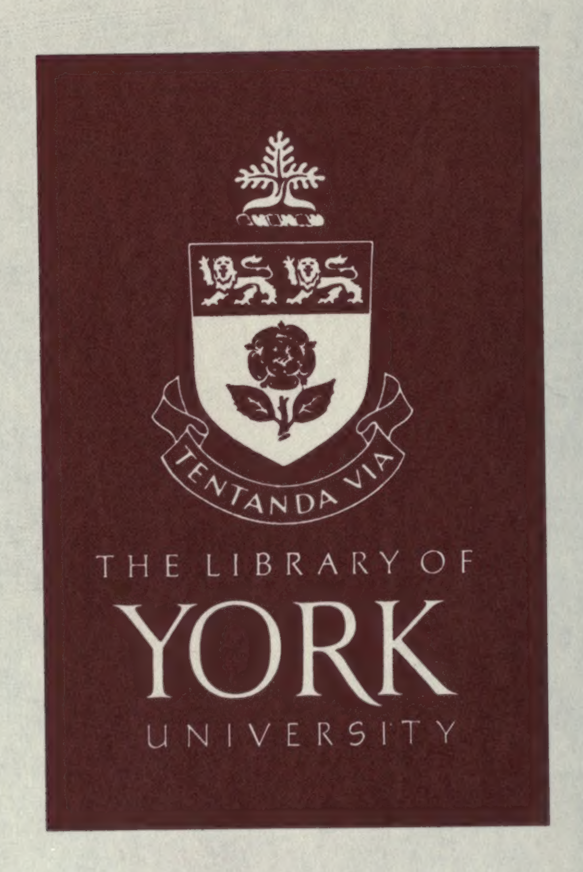
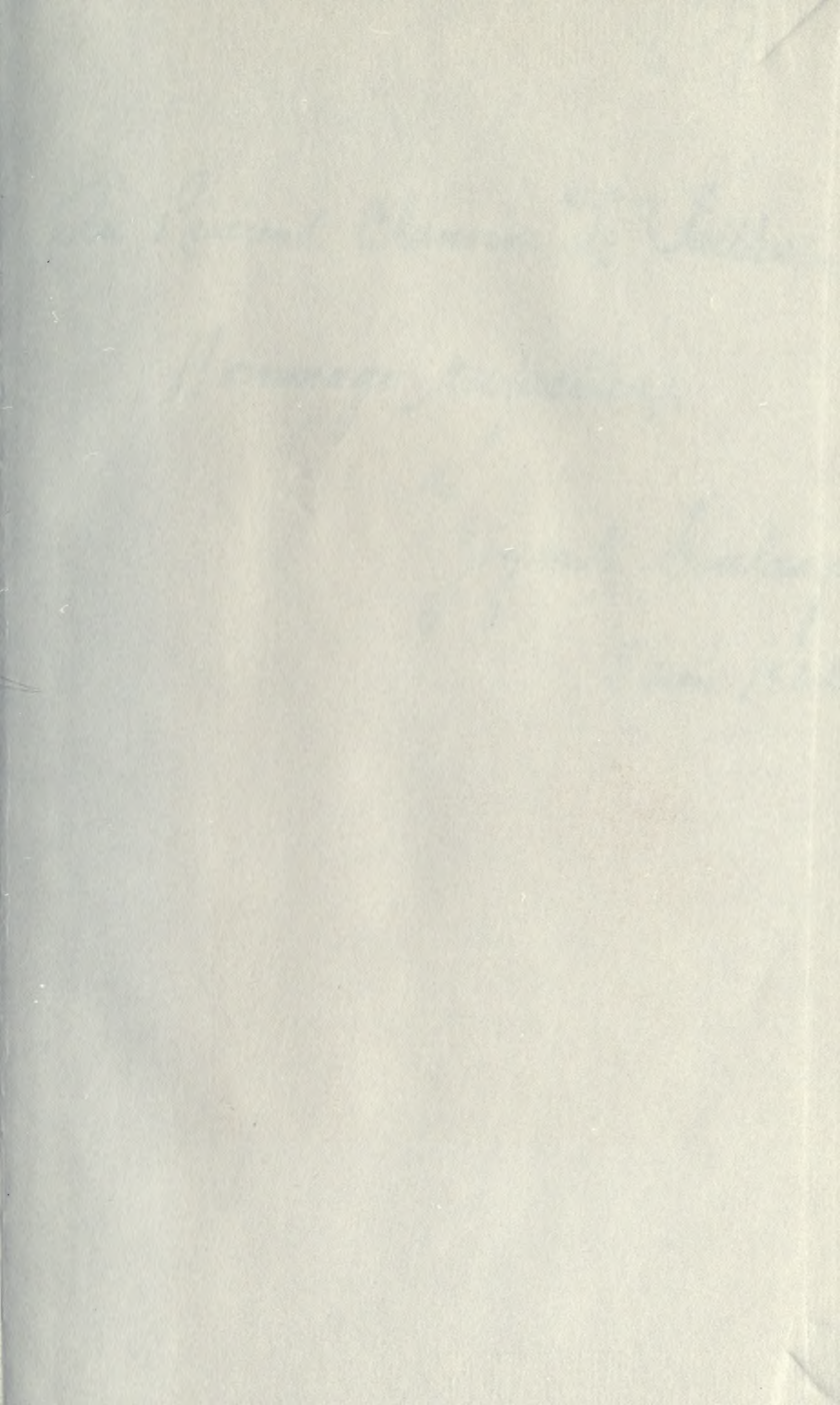
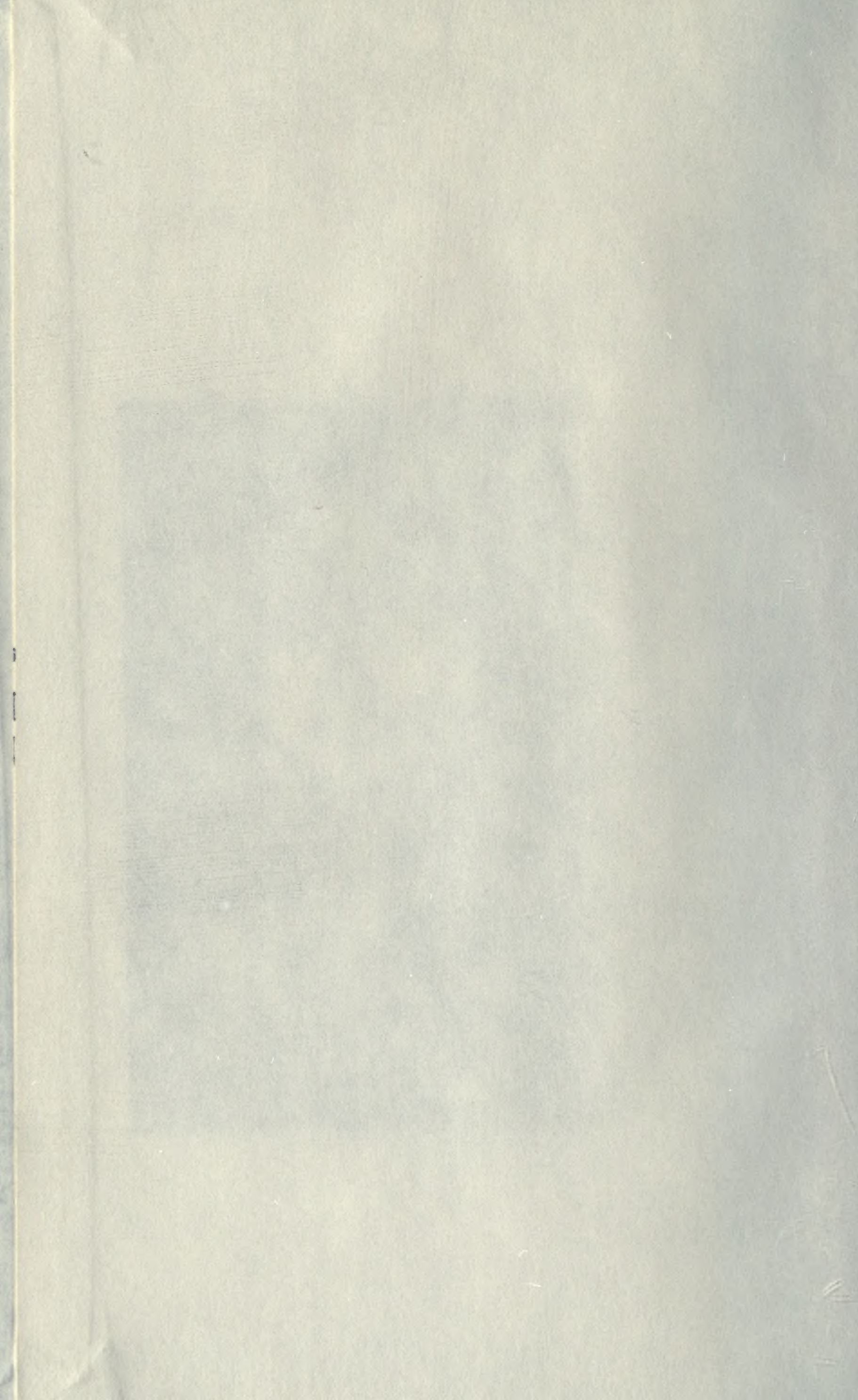



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY





827

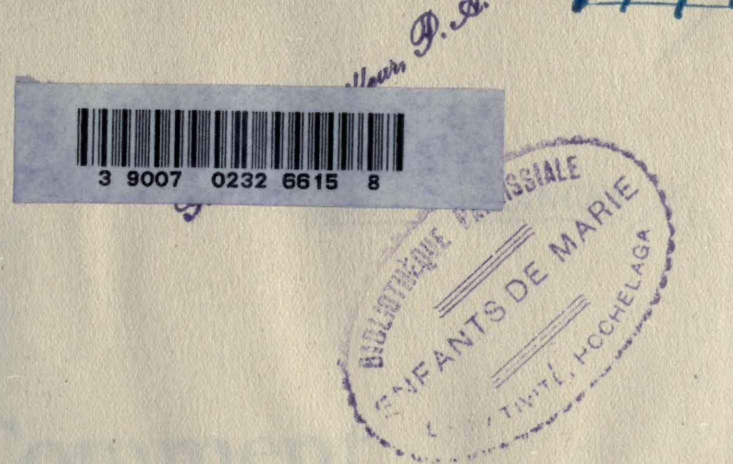
Au Révérend Chanoine Le Pailleur, ce

Hommage respectueux

de

Jovette Soulanges

8 juin 1922.

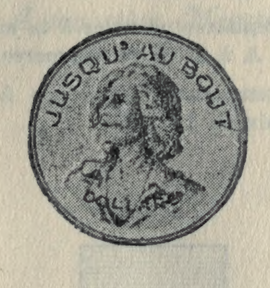

3 9007 0232 6615 8
BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE
ENFANTS DE MARIE
HOCHELAGA

DU MÊME AUTEUR

Dollard, l'Epopée de 1660, racontée à la jeunesse. — 1 volume 5 x 7, (Bibliothèque de l'Action française) 100 pp., 1921. (Premier prix de narration au Concours d'Action intellectuelle de l'A. C. J. C. 1921.

Joyberte SOULANGES

Comment ils ont grandi



MONTREAL

Bibliothèque de l'Action française

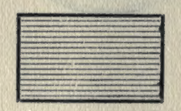
MCMXXII

Justification du Tirage

Il a été tiré de cet ouvrage sur antique teinté :

25 exemplaires marqués à la main, de A à Z (hors commerce).

175 exemplaires numérotés à la main de 1 à 175.



A ma nièce Marguerite



PRÉFACE

Ecrire la préface d'un livre, c'est en quelque sorte en devenir la marraine, et j'ai accepté de confiance, avant de connaître l'enfant, de le présenter à un public que j'aime entre tous, celui des enfants pour qui on a peu écrit jusqu'à présent, au Canada.

Mes souvenirs aidant, je sais que les enfants ne lisent jamais les préfaces, aussi est-ce aux parents, aux maîtres et aux maîtresses que je m'adresse pour faire l'éloge de mon filleul que je viens de lire et dont j'ai raison d'être fière.

Ce petit livre est certainement destiné à faire du bien aux jeunes lecteurs qui retireront de sa lecture plaisir et profit. Je crois même qu'il ne sera pas inutile aux grands qui peuvent le lire avec intérêt.

De l'histoire, de gracieux tableaux de vie enfantine, une tendance marquée à remonter à nos belles origines pour en tirer des leçons de patriotisme et de morale, voilà ce que nous trouvons dans ce petit volume, et tout cela est fort bien écrit.

L'imagination y a peu de part, et la réalité y est peinte en quelques portraits très vivants, comme celui de Jeanne Le Ber, de Blanche d'Haberville, l'arrivée au Canada

des premières jeunes filles françaises. Dans leurs cadres sont placées de jolies scènes de chez nous : l'Ecole de Françoise, le Pèlerinage de Jacques et d'autres encore.

On ne peut qu'applaudir à l'effort consciencieux de l'auteur, encore jeune, qui a senti qu'il était bon d'ajouter dans la bibliothèque de nos enfants des œuvres d'enseignement à leur portée, sérieux sans sècheresse et d'une morale attrayante et bien canadiens.

Les enfants mettent de côté, sans les lire, les pages sévères et longues aux allures sermonneuses, et je connais des livres de prix qui ne sont jamais lus.

Ce ne sera certainement pas le sort du livre de Joyberte Soulanges dont les quinze récits se succèdent variés, rapides, d'un style agréable qui se lit facilement.

J'aime ce livre et je demande qu'on fasse sa connaissance. Je suis persuadée que chaque petit lecteur deviendra un grand ami de l'auteur.

Comme toutes les femmes qui écrivent, elle a mis beaucoup de son âme dans son livre. Ce qu'on y découvre de sentiments délicats, de sincérité, d'amour de son pays la rendent très sympathique.

En lui prédisant un grand succès dans le petit monde à qui elle s'adresse, je forme le vœu que le volume "Comment ils ont grandi" soit distribué généreusement quand viendra l'époque des récompenses scolaires.

FADETTE.



LA PATRIE

— Qu'est-ce que la patrie, grand'père ?

La question de l'enfant tire de sa rêverie l'aïeul qui, sa journée faite, regarde tranquillement les champs et le village lointain. Le petit Jean, enfoncé dans un fauteuil, feuillette son Histoire du Canada. Un mot, toujours le même, revient à chaque page, au bas de ces traits émouvants que déroulent sous ses yeux, dirait-on, une pellicule cinématographique : c'est le mot : " *patrie* ".

— Mais qu'est-ce donc grand'père que la patrie ? s'écrie-t-il, fort intrigué, et il court s'asseoir sur les genoux du vieillard.

Le grand'père reste un moment silencieux, les yeux rivés sur l'infini du ciel...

— La patrie ?... C'est un grand mot que tu prononces là, mon petit. Je vais te dire, moi, ce que ça me représente. Regarde-moi bien : la patrie, ça commence à la maison, à la chambre de notre mère d'abord, et ça va, en passant par le champ, par le bois, puis par l'école et par l'église, jusqu'au cimetière de la paroisse. C'est le jardin où fleurissent les beaux bouquets, c'est le champ où lèvent l'avoine et le blé.

Et, dans un geste élargi, le grand'père montra les énormes *mulons* de foin entassés près de la grange, le grain haut comme un homme, qui attend la moisson, puis, au bout de la terre, la *cabane à sucre* abritée par la forêt.

— C'est ça, la patrie, mon enfant ! C'est le domaine avec la maison, la basse-cour et le colombier, ce sont les grands bœufs du labour, les vaches, c'est *la blanche* aussi. La patrie, c'est la terre. Ton père la tient de moi, qui l'ai reçue de mon père, à qui l'aïeul l'avait donnée après l'avoir héritée de Jean-Baptiste, qui la tenait lui-même, je crois, du premier de tous, de l'ancêtre. Il y a de cela deux cents ans, mon petit ; c'est presque aussi ancien que le pays, comme tu vois. Je ne sais pas si on le dit dans ton livre, mais c'était un vrai coureur de bois que l'ancêtre. Il savait par cœur, à ce que nous contaient les vieux, une bonne partie des grandes forêts de l'Amérique du Nord. Un jour qu'il arrivait d'un long voyage, il dit à la femme :

— Marie, j'ai trouvé la terre ; elle est là-bas, sur les bords de la rivière des Iroquois (on appelait comme ça le Richelieu, en ce temps-là). Cette terre, je veux la faire, la cultiver. Viens avec moi, tu ne le regretteras pas.

C'est ainsi qu'ils s'établirent à Saint-D..., sur le Richelieu. Et c'est ici, où je te parle, que s'arrêta le père Ambroise. Avec sa hache, il fit tomber les arbres. Il monta, sur cet emplacement, la maison bien des fois *remmanchée*, qui demeura toujours la même, sur le même *solage*. Oui, la belle âme des aïeux est bien ici avec nous. La terre, ils y ont collé leur vie. Je mettrais ma main dans le feu qu'elle serait riche encore, qu'elle rendrait bien, même sans pluie, tant les anciens y ont laissé couler leurs sueurs. Chaque année, à la Saint-Marc, j'ai payé mon écot comme les autres, pour les biens de la terre. Si la pluie oubliait de tomber, je ne me mettais pas en peine pour si peu : dans les sillons où le soc des vieilles charrues a passé, on retourne aujourd'hui le sol comme une bénédiction.

— Mais, grand'père, c'est donc pour sauver sa maison et sa grange que Dollard a tué des Iroquois ?

— Attends donc, je n'ai pas tout dit, petit drôle! Donc, quatre générations de nos gens ont passé l'une après l'autre sur cette ferme. Quand à mon tour je devins chef de la famille, j'achetai le rang de l'Amyot : il fallait bien établir les garçons et trouver de la terre aux partis des filles. Mon frère Toussaint acheta une grande concession et son voisin en fit autant, et les voisins de nos voisins ; toujours pour placer filles et garçons. Tant qu'à la fin on a fini par avoir notre

curé, notre église et notre cimetière et notre école. La paroisse Saint-D... était commencée. La patrie, c'est encore la paroisse.

— Grand'père, pourquoi dit-on que Dollard a sauvé la patrie menacée par les Iroquois, puisqu'il n'était pas de notre paroisse ?

— Petit ambitieux, va, tu voudrais tout savoir à la fois ! Laisse-moi le temps de souffler, dit le vieillard dont le rire secouait les larges épaules. N'es-tu pas fatigué, gamin ?

— Oh non, vite, grand'papa, continuez, je mets dans ma tête tout ce que vous dites et demain, à l'école, je parlerai de la patrie aux petits garçons. Ils vont dire que c'est beau !...

— Tout cela, c'est la petite patrie, mon Jean, et celle que Dollard a défendue, c'est autre chose, c'est la grande patrie, vois-tu, celle qu'on appelle la Nouvelle-France, dans ton livre.

L'enfant, étonné, plonge ses grands yeux avides dans les yeux éteints du bon vieux.

— Tu sais bien, reprend celui-ci, que nous ne sommes pas seuls dans le pays, comme nous ne sommes pas seuls dans la paroisse. Les Canadiens qui ont le goût des terres neuves et qui ont beaucoup d'enfants, vois ce qu'ils font quand ils n'ont plus de place dans une campagne : ils s'en vont plus loin. C'est ainsi que se sont formées, à côté de nous, Saint-Charles, Saint-Marc et les autres paroisses. Et il y en a comme ça jusqu'au bout du pays. Eh ! bien, mon petit Jean, c'est ça qu'on appelle la grande patrie. Elle s'étend d'une mer à l'autre, à ce qu'il paraît. La grande patrie pour nous, c'est le Canada. C'est le pays que nous

aimons le plus au monde, le seul pays qui nous soit bon vraiment.

— Comprends-tu maintenant, mon petit Jean ?

— Oh ! oui, grand'papa, je comprends bien. Je ferme mon livre tout de suite et c'est de vous que je veux apprendre mon histoire.

— Mon cher petit, tu ne peux comprendre, à ton âge, combien elle nous est chère à nous, les vieux, la grande patrie que nous ont faite les anciens. Un jour viendra où tu sentiras que cela est bon de vivre dans son pays, comme au foyer de son père ; où tu l'aimeras, comme on aime sa mère. Elle nous a coûté si cher ! Et son visage est beau comme tous les visages qui ont beaucoup pleuré. Un jour, je l'espère, tu comprendras qu'on ne se passe pas plus de la patrie que l'orme qui est là devant nous peut se passer de son morceau de terre. En attendant, mon Jean, apprends à aimer la petite patrie, qui est un morceau de la grande.







JEANNE LE BER

N'êtes-vous pas de mon avis ? Nous ne la connaissons pas assez. Comme elle est belle pourtant ! Avez-vous jamais vu, mes enfants, une photographie, une gravure, de Jeanne Le Ber ? Ouvrez l'*Histoire des grandes familles françaises du Canada*, au verso de la deuxième page. Il y a là son médaillon, entre celui de la Sœur Bourgeoys et celui de Mademoiselle Mance. Et dites-moi : quel noble et joli visage de jeune fille ! C'était le plus beau de son temps, affirment ceux qui ont connu Jeanne Le Ber. Je regarde ces yeux qu'om-

bragent de longs cils, yeux recueillis qui paraissent fermés sur la vision du Christ. Je regarde toutes les lignes du profil. Il se dégage bien d'un voile blanc, qui l'enserre comme une coiffe et où viennent se mouler les formes de la tête. Il y a là un front de noblesse et de pureté, un mélange de simplicité droite, de grâce française et de décision sereine. Et je m'explique que Dieu, ayant fait cette créature parfaite, l'ait gardée pour Lui seul.

Voulez-vous, mes petits amis, que je vous raconte l'histoire de Jeanne Le Ber ? C'est une sainte qui n'a pas voulu du monde. Et pourtant, cette sainte était la plus riche héritière des premiers temps de Ville-Marie. Elle devint aussi, comme vous le pensez bien, le parti le plus recherché des nobles chevaliers de la ville de Maisonneuve. Un jour, un beau Monsieur eut le désir d'épouser Jeanne. Il s'en fut lui demander sa main. Mais Jeanne, qui avait déjà reçu plus d'une confidence d'un autre grand Fiancé, refusa de recevoir les amours du gentilhomme. Dès lors elle s'enferma, comme en un cloître, dans la maison de son père, seule avec Jésus, le Bien-Aimé, qu'elle ne devait plus quitter.

D'où venait à Jeanne ce goût surhumain du sacrifice ? Elle était d'abord de sa race et de son époque. En effet, au temps où elle naquit, il existait dans les âmes une sorte d'exaltation qui portait aux dévouements les plus rudes et les plus beaux. L'héroïsme était devenu la vertu de tout le monde : on en mettait jusque dans l'accomplissement des tâches quotidiennes. Jeanne était fille de Jacques Le Ber, un milicien de la Sainte-Famille. Un milicien de la Sainte-Famille, c'était à ce moment-là, un brave père

de famille ou un courageux jeune homme qui s'engageait à faire la garde de la colonie naissante. — Vous savez si les Iroquois tournaient autour du fort pour le prendre d'assaut. — Eh ! bien chaque milicien de la Sainte-Famille, Jacques Le Ber, par conséquent, allait s'enfermer dans le fort, quand c'était à son tour de garder et risquait sa vie pour le salut de Ville-Marie. Jeanne était aussi cousine du baron de Longueuil, premier commandant des troupes et défenseur du même fort. Issue de ce sang et de ce grand air épique qui souffle sur l'île de Maisonneuve, Jeanne n'allait-elle pas devenir la sœur de Dollard par l'holocauste ? Comme son grand frère spirituel, Jeanne comprit qu'elle devait servir la colonie. Et sa manière fut l'immolation. On peut lui rendre le témoignage qu'elle a puissamment manié les armes et que jamais, non plus que les héros, ses frères, la vaillante fille ne s'est rendue.

Quand elle eut donné à Dieu son cœur aimant et son âme réparatrice, elle ne songea plus à les reprendre. Si vous saviez, pourtant, mes petits amis, comme, à certains jours, il dut lui être coûteux de tenir sa parole ! Je vais vous révéler sa première et sa plus grande tentation. Il y avait des années que Jeanne vivait dans sa prison, dans son isolement absolu. Dans une chambre contiguë à la sienne, sa mère allait mourir. De toutes parts, la nouvelle douloureuse lui était jetée dans les oreilles, avec des accents déchirants. La douleur de la mourante, les pleurs des autres membres de la famille l'appelaient au chevet maternel. Que va faire la recluse, obligée soudainement de choisir entre son vœu au Fiancé Divin et son amour filial

qu'elle sent là plus fort, plus vivant que jamais ? — Car l'amour de Dieu, mes enfants, ne détruit aucune de nos affections légitimes ; en les purifiant, il ne fait que les grandir et les élever. — La recluse va-t-elle céder à la poussée de son cœur ? Son père près de sa porte la presse d'accourir. Que faire ? — L'héroïque Jeanne saisit alors le crucifix d'ébène suspendu au mur de sa chambre. Dans sa détresse, elle étreint, embrasse ce Jésus agonisant ; elle le supplie de ne point l'abandonner. Et Madame Le Ber meurt... et la porte de Jeanne reste close...

Ce ne fut pas la seule épreuve. Jeanne avait quelque droit, pensez-vous, d'attendre des compensations du Dieu pour qui elle avait tout quitté ? Hélas ! la pauvre adoratrice connut l'abandon de son Epoux, l'abandon le plus douloureux, le plus absolu, qui soit relaté dans l'histoire des anachorètes. Notre-Seigneur inflige parfois de ces longues épreuves à ses amis de choix. Pendant vingt ans, Jeanne a cherché l'Etre adoré qui se dérobait à elle. Ah ! mes enfants, comme elle dut souffrir grandement, la petite fille de Ville-Marie, de ne pas goûter les tendresses, l'élargissement, que met au cœur l'amour divin ! Pourtant, elle a bien garde de se laisser abattre. Elle croit que son Fiancé vaut bien la peine d'être attendu. Jeanne, nous dit la Mère Saint-Victor, suivait quand même, à la lettre, le programme de vie intérieure qu'elle s'était tracé. Pas un instant, elle n'eut la pensée de s'échapper de sa prison. Elle redoubla d'élans et de transports pour le Jésus qui feignait de la méconnaître.

Mais quelle haute pensée, me direz-vous, avait inspiré et soutenu un tel sacrifice ? Voici : la vocation

de Jeanne eut une origine très simple. L'appel d'un moment lui suffit. Un jour, en lisant les livres saints, elle avait entendu le reproche de Jésus agonisant à ses disciples endormis : "Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi !" A partir de ce moment, son cœur se mit à battre pour ce Cœur qui fut brisé d'avoir trop aimé les hommes.

Deux protestants, ayant entendu parler de la recluse, demandent à la voir. Après bien des instances, ils obtiennent d'être admis auprès de la sainte. Comme vous, tout-à-l'heure, mes petits enfants, ils s'étonnent que Jeanne, la plus belle fille, la plus riche du pays, ait préféré cet état de reclusion, d'humilité à l'état de vie si brillant, si aisé que tous les nobles amoureux lui avaient offert. L'un d'eux se hasarde à lui poser une question. Ecoutez la réponse sublime que la recluse lui fait:

—C'est une pierre d'aimant qui m'a attirée dans cette cellule et qui m'y tient séparée de toutes les jouissances de la vie. Le protestant veut connaître cette pierre d'aimant dont parle la jeune fille. Alors Mademoiselle Le Ber ouvre la fenêtre grillée qui donne sur le Tabernacle et se prosternant humblement:

—Voilà, dit-elle, ma pierre d'aimant. C'est la personne adorable de Notre Seigneur, véritablement et réellement présent dans la Sainte-Eucharistie, qui m'engage à renoncer à toutes choses, pour avoir le bonheur de vivre auprès de Lui. Sa personne a pour moi un attrait irrésistible.

Vous dirai-je, mes enfants, que dans sa cellule, Jeanne n'oublie point sa patrie, et que la Nouvelle-France n'est pas étrangère, non plus, à son holo-

causte ? Comme une avocate éloquente, elle plaide habilement la cause de ce petit pays qui entre dans la vie. " Comme une sentinelle vigilante, dit M. de Belmont, dans son oraison funèbre, elle se tenait debout pour sa patrie : suppléant ainsi à l'insuffisance de ses concitoyens ". Vous allez voir quelle protection merveilleuse elle nous valut. En 1711, une armée anglaise envahissait déjà Montréal, tandis qu'on signalait dans le golfe l'apparition des vaisseaux de Walker. Québec, menacé de famine, manquait de munitions et Montréal, entouré d'une simple palissade, ne pouvait résister à l'artillerie. A cette heure de désolation, une même pensée souleva les habitants de Ville-Marie : " Allons trouver la sainte, allons trouver Mademoiselle Le Ber et que pour nous elle lève ses bras vers le ciel ". La Sœur Anne Barroy accourt vers sa cousine : " Si les Anglais ont bon vent, dit-elle, ils seront bientôt à Québec et c'en est fait de nous tous ". A cette nouvelle désespérante, Jeanne répond avec assurance : " Ma sœur, la très Sainte-Vierge aura soin de ce pays. Elle est la gardienne de Ville-Marie. Nous ne devons rien craindre ". Cette parole relève les courages abattus. Elle parvient jusqu'à l'armée. Le baron de Longueuil, commandant des troupes canadiennes, prie sa cousine Jeanne de lui faire un drapeau et d'y inscrire une prière de sa composition. Jeanne prend une toile sur laquelle Jacques, son frère, avait peint la figure de la Sainte Vierge ; elle fait un étendard et y inscrit la prière efficace :

" Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes ; mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des anges que nous invoquons. Elle est

terrible comme une armée rangée en bataille. Sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis."

M. de Belmont bénit solennellement le drapeau, le remet au baron, en présence de la foule émue et confiante, rassemblée dans l'église Notre-Dame. Et de Longueuil, triomphant, court à Chambly avec le précieux oriflamme, accompagné d'une poignée de braves, pour faire face à l'ennemi. Il l'attend en vain. Nicholson a rebroussé chemin, brûlant sur son passage ses forts et ses magasins. Quant à Walker, il est allé, dans une nuit de tempête, briser ses navires sur les récifs de l'île aux Œufs.

La prière de Jeanne avait fait le miracle : La Nouvelle-France était sauvée sans qu'une goutte de sang fût versée.

Ne croyez-vous pas, mes enfants, que le miracle dure encore ? Malgré les assauts de toute espèce qui lui sont livrés, notre cher pays vit toujours. Il veut grandir, il veut survivre. La Vierge de Ville-Marie veille toujours sur lui.

Quand donc les petites filles de chez nous auront-elles chacune, au mur de leur chambre, sur leur pupitre d'écolières, l'image de Jeanne Le Ber ? Je voudrais qu'on répandît partout cette pure et gracieuse figure, qu'on la mît dans les médaillons, sur les calendriers, sur les images de nos petits communiants. Je voudrais surtout que les petits enfants de la Nouvelle-France la missent dans leur souvenir et dans leur âme, comme un idéal d'héroïsme et de beauté purifiante.







BLANCHE D'HABERVILLE

Voilà bien un des grands noms de notre histoire ! Qui ne sait que ce glorieux anonyme ne l'est qu'à demi, que l'héroïne de Philippe Aubert de Gaspé n'a pas vécu que dans son roman ?

C'était au lendemain de la conquête. Les canons vainqueurs s'étaient tus. Le long incendie, allumé par un commandement impitoyable, venait de s'éteindre. La terre canadienne était une terre de désolation. En ce temps-là, le spectre de la mort errait dans tous les foyers. Chaque jeune fille qui avait grandi, portait

dans ses souvenirs d'enfant des images funèbres. Toutes se rappelaient qu'un jour elles avaient dû, en toute hâte, fuir la maison qu'allait embraser la torche incendiaire. Elles avaient vu, le soir, ces longues traînées de feu qui encerclaient la petite patrie. Et longtemps, aussi loin que pouvaient aller leurs yeux, le long du fleuve Saint-Laurent, elles avaient vu le spectacle de côtes désertes, de bois calcinés, de toits écroulés et noircis, tombeaux d'une vie heureuse, brisée pour longtemps.

Le malheur n'avait pas épargné les manoirs ; l'incendie était monté jusqu'à eux. Les vieilles demeures seigneuriales avaient flambé avec les dépendances, avec le moulin banal. L'infortune était grande parmi la noblesse canadienne. Les beaux officiers de l'armée de M. de Montcalm, les héros de Carillon, de William-Henry, rentrés chez eux, vaincus et ruinés, vivaient dans des huttes, dans le moulin resté debout ou reconstruit à la hâte, à grand'peine, sur leur table pouvaient-ils mettre un peu de pain. Les d'Haberville, nous raconte P.-A. de Gaspé, l'oncle Raoul et sa nièce, "chargés du département des vivres", allaient dans les bois tendre des collets pour prendre des lièvres et des perdrix ou, avec une traîne sauvage, se rendaient jusqu'au lac des Trois-Saumons pêcher des truites.

Sur ces nobles déchus la richesse anglaise exerçait une fascinante séduction. Les officiers aux somptueux habits rouges firent tourner bien des têtes de jeunes filles. Déjà, disent les vieilles chroniques, elles avaient arboré le " chapeau de satin ", coiffure des dames anglaises. Hélas ! après la défaite des armes, aurions-nous l'autre défaite, celle qui est

définitive et navrante, celle des âmes ? Il y avait danger que l'engouement multipliât les alliances, le mélange des noms et du sang par lequel une race s'en va.

A cette heure périlleuse, quelques nobles demoiselles gardèrent la fierté française. Toutes, elles revivent dans cette Blanche d'Haberville, que nous n'avons ni assez connue, ni assez célébrée.

Blanche était une demoiselle de race noble. Le manoir des d'Haberville, vaste et somptueux, s'élevait, avant la guerre, sur la rive du fleuve, près de Saint-Jean Port-Joli. Il avait été rasé, comme tant d'autres. Avec lui avait flambé la fortune seigneuriale. Un jour, chez les d'Haberville, maintenant pauvres, se présenta M. Archibald Cameron de Locheill, officier de l'armée anglaise. Le hasard de la guerre avait voulu qu'il fût le ravageur de Saint-Jean Port-Joli. Mais il gardait le renom de sa loyauté, son titre d'ami d'enfance et de condisciple, au collège de Québec, de Jules, le frère de Blanche.

Archibald Cameron de Locheill sollicite la main de Mademoiselle d'Haberville. Que va faire la noble enfant ? Autour d'elle, elle n'entend parler que de démission. Dans sa propre famille, la résistance mollit. Mais l'élégance française garde encore tout son empire sur cette conscience de jeune fille. Quels beaux et généreux accents marquent sa réponse au solliciteur : " Vous m'offensez, Capitaine Archibald Cameron de Locheill. Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel, dans l'offre que vous me faites ? C'est lorsque la torche incendiaire, que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte que vous me faites une telle proposition ! C'est lorsque la fumée s'élève

encore de nos masures en ruines que vous m'offrez la main d'un des incendiaires ! Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie ! On dirait, capitaine de Locheill, que, maintenant riche, vous voulez acheter avec votre or la main de la pauvre fille canadienne. Jamais une d'Haberville ne consentira à une telle humiliation, jamais, jamais, mon cher Arché."

Jules, son frère, intervint en faveur de M. de Locheill évincé. Blanche ne faiblit point: " Est-ce une d'Haberville qui sera la première à donner l'exemple d'un double joug aux nobles filles du Canada ?" répond-elle à son frère avec sa fierté de grande race blessée... "On croirait, comme je l'ai dit à Arché, poursuit-elle, que le fier Breton, après avoir vaincu et ruiné le père, a acheté avec son or la pauvre fille canadienne, trop heureuse de se donner à ce prix. Oh! jamais! jamais!"

" Ame sublime ! ", dirons-nous avec Jules d'Haberville. Salut à toi, ô Blanche, noble fille de Saint-Jean Port-Joli. Ne pleure pas trop, ô ma sœur lointaine, l'écroulement d'un bonheur rêvé justement. Ton geste nous a sauvés de bien des défaillances. De loin, de très loin, il nous entretient encore dans nos invincibles déterminations. Sois remerciée de cette victoire qui n'est pas si inférieure à celles de Carillon et de Sainte-Foy. Parce qu'un jour, dans la Nouvelle-France, ton cœur et celui de tes compagnes furent assez hauts pour repousser la fortune et les alliances étrangères, notre race a survécu. Merci à toi, ô Blanche d'Haberville !



LE PÈLERINAGE DE JACQUES

Petit Jacques a fait l'autre jour son pèlerinage à Carillon. Sa mère a voulu, avant l'ouverture des classes, lui mettre au cœur la passion d'un beau devoir.

Vous, petits écoliers qui êtes allés, le dernier printemps, " au pays de Dollard ", vous devinez toutes les émotions qui, au départ de la maison, ont pris d'assaut le cœur du petit bonhomme... Il s'en allait au pays des rêves héroïques, de ses rêves à lui, qui lui venaient, le soir avant de s'endormir, quand il avait lu quelque histoire merveilleuse. Je passe rapidement sur le voyage en bateau, à bord de la *Duchess of York*, le long du lac Saint-Louis, puis, sur le lac des Deux-

Montagnes. Petit Jacques ouvrit bien grands ses yeux, qui se baignaient dans l'eau d'un bleu foncé, qui s'élançaient vers les rives ombreuses derrière lesquelles apparaissaient des maisons, des fermes et des clochers tout blancs. Après la grande nappe d'eau du lac des Deux-Montagnes, vaste comme un pan du ciel tombé sur terre, la rivière Outaouais se rétrécit, et la mère de Jacques, lui montrant un point sombre dans le lointain, lui dit : " C'est là ".

La mémoire et le cœur de l'enfant parlaient encore plus fort que la voix de sa maman, que tous les paysages. Qu'était ce Dollard qu'on l'amenait vénérer ? C'était le héros de sa toute première enfance, le héros d'un affreux combat dont sa mère, un soir, lui avait fait le récit. Aussi, malgré les attraits du voyage, il aime que sa mère l'entretienne des martyrs de 1660. Jacques a tant hâte d'arriver que, le bateau à peine abordé, le premier il enjambe la passerelle, entraînant sa mère avec lui. Tous deux ils marchent quelque temps en silence, sur un sentier que les pèlerins ont maintenant tracé et que jonchent les premières feuilles de l'automne ; puis, à un détour du chemin, Jacques et sa mère se mettent à gravir une route légèrement montante qui conduit à l'enceinte sacrée. Déjà ils aperçoivent, à droite, un enclos que garde une grande croix blanche... " C'est bien ici, dit la mère, en montrant le petit tertre fleuri de pensées, de marguerites et d'immortelles. C'est ici, mon enfant, qu'il y a deux cent cinquante-neuf ans, le commandant Dollard et ses soldats de la Sainte Vierge disputèrent aux Iroquois Montréal, Québec et Trois-Rivières, toute la Nouvelle-France. Cela leur était venu, tu t'en sou-

viens, un soir que la grande nature leur avait parlé, que leur patrie avait crié : " A l'aide ! " Les barbares avaient décidé d'en finir avec elle, dans un carnage suprême. Quel dommage que le fortin où ils s'étaient retranchés ait disparu ! Tu verrais, mon Jacques, de quel héroïsme presque téméraire nos petits chevaliers ont fait preuve. Leur rempart n'était fait que de misérables pieux ; au dedans, ils manquaient d'eau et ils souffraient de la faim. Huit cents guerriers à face de démon ont combattu et hurlé pendant deux jours autour de cette poignée de héros. Eux se sont battus et ont prié, ils se sont battus " jusqu'au bout " malgré la trahison.

— Oui, interjeta Jacques, la trahison de ces méchants Hurons !

— Quand ils ne furent que quelques-uns à se battre, les Iroquois abattirent la palissade et entrèrent dans le fort. A ce moment eut lieu une lutte corps-à-corps ; les agonisants furent achevés et les derniers survivants français périrent dans des tortures effroyables. Oui, mon Jacques, c'est bien ici que reposent, confondus avec les sauvages tués de leurs mains, les chevaliers de Ville-Marie, si vaillamment tombés. Le sol, qui a bu si avidement leur sang, garde dans son sein une semence qui germera, si la jeunesse de plus tard veut être fidèle aux grandes leçons des aînés.

—Mais voyez donc, maman, dit Jacques, il produit déjà, le sol ! Regardez comme les immortelles ont poussé dru sur la tombe des martyrs !

—Mon petit Jacques, c'est la fleur de la reconnaissance, celle-là, plantée par des mains pieuses. Mais je veux parler d'une autre fleur qu'attend cette terre

tourmentée. Ce n'est pas pour obtenir l'immortalité que les braves de 1660 ont donné leur vie. Quelque chose de plus saint, de plus noble, leur commandait le don d'eux-mêmes. Ce qu'ils voulaient, vois-tu, c'était d'abord répondre au commandement du devoir, puis, montrer aux petits Canadiens qui viendraient après eux que la patrie est ce qu'on a de plus cher au monde, après la famille, et qu'on doit être prêt à tout sacrifier pour l'empêcher de mourir. La fleur qu'attend la terre de Dollard, c'est l'amour de notre patrie française du Canada.

— Ils étaient des saints, chère mère, nos grands frères de ce temps-là, répond l'enfant avec enthousiasme ; et, les yeux fixés sur les côteaux verts et le firmament plus bleu, il continue, avec beaucoup d'exaltation :

— Je voudrais choisir un aussi beau décor pour mourir, moi.

—Descendons, dit la mère, le monument n'est pas loin. Vois-tu cette tête de bronze au haut d'une stèle de granit ? C'est lui.

— A mesure qu'ils s'approchent, tout le monument se dresse. Le médaillon du bas attire tout de suite les yeux de Jacques.

— Mère, voyez donc cette tête ! Avec ses cheveux épars, son nez pincé et ses lèvres amincies, on dirait un homme qui projette toute son âme dans un effort suprême. C'est lui, Dollard ?

— Oui, c'est Dollard, répond la mère, reprenant son récit. C'est Dollard qui jette désespérément son dernier commandement. Il vient de parer à un désastre, comme tu sais. Un baril de poudre

chargé contre l'ennemi vient d'éclater dans le fort, semant la mort parmi les combattants français. Dollard, qui reste debout avec quelques autres, lève une dernière fois son épée pour la Nouvelle-France qui là-haut — tu vois cet autre médaillon — accueille le sacrifice du héros...

— Et ces noms gravés dans le granit, reprend l'enfant ? Ah ! oui, ce sont les noms des seize ! Et Jacques commence, solennel, l'appellation des héros, des soldats de Ville-Marie qui, au mois de mai 1660, " donnèrent généreusement leur vie pour la Nouvelle-France." Comme ils résonnaient fièrement sur ses lèvres les noms de Dollard des Ormeaux, de Christophe Augier dit Desjardins, de Jacques Brassier, de René Doussin, etc., etc. !

—Je te l'ai déjà dit, compléta la maman, ces braves étaient pour la plupart de petites gens, de simples gens de métier. Il y avait parmi eux un armurier comme Jean Tavernier, un serrurier comme Nicolas Tillemont, un chaufournier comme Alonie de Lestres. Cela prouve, mon Jacques, que les beaux devoirs, les nobles sacrifices, sont à la portée de tout le monde. Il suffit qu'on soit généreux, qu'on garde bien son cœur et qu'on le laisse grandir. Le bon Dieu, quand Il veut opérer de grandes choses, ne demande pas à un jeune homme s'il a du bien ou s'il vient d'une grande famille. Il lui demande s'il a du cœur, de la volonté, du courage. Alors, il le remplit de sa grâce et lui confie une mission. Les petits soldats de Dollard travaillaient dans une compagnie de très nobles gens où il y avait M. de Maisonneuve, Lambert Closse, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys ; ils respiraient une

atmosphère d'héroïsme. Aussi, quand sonna l'appel de Dieu et de la Nouvelle-France, il les trouva prêts. Le matin de leur départ, comme tu sais, ils communièrent et tous, entre les mains du prêtre, firent le serment de ne jamais demander quartier, de combattre "jusqu'au bout".

Jacques écoutait, bouleversé, ému, le récit où la maman avait mis toute son âme et toute sa force persuasive.

—Maman, dit-il vivement, si je demandais au bon Dieu de me confier une mission, à moi aussi ?

— Mais, mon petit Jacques, elle est tout indiquée, ta mission ! Elle est celle de tout Canadien français et catholique : être digne de sa foi, être digne de sa race, et les servir, les défendre toutes deux. Jacques, demain peut-être la patrie aura besoin de héros. Lève la main vers Dollard et vers les héros du Long-Sault, et fais ton serment à la Nouvelle-France, ce serment que j'ai formulé pour toi.

Jacques s'approche du monument, la main droite vers la stèle des héros, l'autre un peu tremblante, tenant le petit carré de papier que vient de lui tendre sa mère, et, la poitrine gonflée par l'émotion, les yeux remplis d'une flamme ardente, il prononce bien haut :

—O Dollard, je t'apporte le serment de mon enfance. Comme toi, je veux être le chevalier de ma race et de ma foi. Par ma vie d'aujourd'hui, je veux prendre le goût des nobles devoirs, l'amour des grands dévouements. Je me souviendrai que le héros est le fruit de nobles semences. Je serai fort, généreux, laborieux, pur dans ma jeunesse, pour être un jour vaillant et héroïque. J'écouterai la voix de la terre, de la patrie,

des morts ; je laisserai entrer dans mon âme les inspirations de notre histoire ; je laisserai tout féconder par la prière, par la vertu divine, et, "jusqu'au bout", ô mon grand frère, je le promets, je servirai la Nouvelle-France !

Jacques prononça ces derniers mots pendant que sa mère, les yeux mouillés, regardait au loin l'écume blanche du Long-Sault et, par delà, le mirage sombre de la terre ontarienne.







L'ÉCOLE DE FRANÇOISE

Trois fois passera
La dernière, la dernière,
Trois fois passera
La dernière y restera.

Dans le tourbillon de la danse, je crois reconnaître la belle Françoise, petit Paul, René et Marguerite, peut-être aussi Maurice. Depuis une heure que dure le bal, tous les jeux du répertoire enfantin y ont passé. Ce fut d'abord "le Diable avec sa canne de feu" qui fonce sur ses victimes terrifiées, logées, en rangs serrés, sur un banc trop court. Ce fut ensuite "la Chaise honteuse" qui provoqua le défilé de compliments très relatifs. Tout le monde, avant de "tomber sur le dos" avec le bedeau qui sonne la cloche, est passé "sur le pont

d'Avignon " pour aller " planter des choux à la mode de par chez nous." Puis, Marguerite ou Françoise, je ne sais plus laquelle, proposa des rondes étourdissantes, de ces rondes qui, lorsqu'elles sont finies, font qu'on marche en titubant comme un homme ivre. Enfin :

Trois fois passera
La dernière, la dernière,
Trois fois passera
La dernière y restera,

reprennent en chœur, pour la dixième fois, les voix claires de la ronde enfantine. Promptement les petits bras s'élèvent, s'abattent, et voilà Françoise emprisonnée. Mais la belle enfant n'est jamais à court d'expédients :

—N'êtes-vous pas fatigués, vous autres, dit-elle ? Moi je propose qu'on joue à l'école. Ça vous va ?

— Oh ! oui répond une voix unanime.

— C'est moi qui fais la maîtresse, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, Mademoiselle, reprend le même chœur.

Et l'on se met à chercher un endroit, sous les arbres, où il y ait de l'ombre, où l'on soit tranquille, loin des regards curieux. Marguerite vient de s'arrêter au pied de la grosse plaine, à l'entrée de la haie de lilas et elle fait signe. On apporte le pupitre de Françoise, une chaise, le banc vert. Et quelques instants plus tard, du haut de la galerie, à droite, on eût pu apercevoir, à quelque cinquante pas, sur le fond mouvant des feuilles sombres, quatre petites têtes droites, éveillées, frémissantes d'attention. Quatre paires d'yeux fins, intelli-

gents, sont tendus vers l'institutrice improvisée. Françoise, qui a l'air grave même quand elle joue, ouvre la classe. A l'appel, Paul, Maurice et Marguerite répondent : " Présent, Mademoiselle. Présente, Mademoiselle." Et Françoise commence :

— L'oncle Antoine nous a conté hier soir de beaux contes sur l'histoire du Canada. Vous les avez entendus. Je demande donc à Mademoiselle Marguerite, à MM. René, Maurice et Paul, de me dire lequel ils aiment le mieux des beaux messieurs et des belles dames dont l'oncle a parlé.

Et comme il faut que la classe soit bien complète, Françoise ajoute :

— A l'auteur de la meilleure réponse je promets la belle image que Sœur Marie-Lucien m'a donnée hier, à la lecture des notes. Vous la voyez ?

Ici tous les yeux se dilatèrent d'admiration et d'envie.

— Et si les réponses sont toutes pareilles ? interjeta Marguerite ?

— Tout le monde tirera l'image. Voyons un peu ce que vous savez, petit Paul.

—Moi, Mademoiselle, commença Paul, les yeux un peu au ciel, celui que j'aime le mieux c'est M. Le Moyne d'Iberville.

—C'est bien. Dites-nous son histoire.

Et Paul commença. — Hélas, le cher enfant, ai-je besoin de le dire ? — est un historien très improvisé. Il n'est point passé par l'Ecole des Chartes. Son imagination brouille volontiers les choses ; et, par malheur, il se trouvait que, l'un de ces soirs-là, l'oncle avait aussi raconté des contes de fées.

— Vous voyez cette rivière, n'est-ce pas ? dit-il à Françoise. Eh ! bien, l'oncle a dit que d'Iberville était passé ici, tout près, sur un grand vaisseau, avec des canons, pour s'en aller, là-bas, là-bas, dans le fin Nord. Là, il y avait des montagnes de glace, Mesdemoiselles, et des ours blancs. Mais M. d'Iberville savait qu'il y avait aussi, par là, de beaux palais de glace, remplis jusqu'au faîte de belles fourrures, de belles peaux de castor. Il part donc, avec cent hommes, français comme lui ; ils marchent longtemps, longtemps, passent des rivières, des montagnes, des rivières encore, encore des montagnes. Enfin, ils arrivent un soir devant les grands palais de glace pleins de belles peaux de castor. Ces palais étaient défendus par des fées et des Anglais. M. d'Iberville dit à ses gens : " Messires Chevaliers, n'ayez point peur des fées et des habits rouges, ces palais sont à vous, si vous voulez les prendre." Il s'élance le premier, lève sa grande épée et les fées tombent comme des statues de neige. Messieurs les Anglais, eux, tombent à genoux et demandent grâce. M. d'Iberville regarde alors sur la mer. Là, il y avait des montagnes de glace bien plus hautes que l'église et, entre ces montagnes, de grands bateaux anglais gardés eux aussi par des fées, mais tout chargés de beaux paquets de castor. M. d'Iberville se dit :

— Allons prendre les bateaux.

Et les beaux chevaliers vont avec lui. Ils prennent les bateaux. Puis, de là,—M. d'Iberville avait, je pense bien, des bottes de sept lieues, — ils vont prendre deux autres grands palais. Et M. d'Iberville se trouva riche, plus riche encore que le marquis de Carabas. Et tous ces grands pays restèrent aux Français. Le

roi de France fut bien content et il dit grand merci aux grands chevaliers qui avaient fait de si belles choses.

Le récit de Paul n'a pas laissé que d'amuser quelque peu Françoise et les autres. A certains moments, des rires furent plutôt mal étouffés. Mais l'aplomb de l'historien a tout entraîné. Et il vient de s'asseoir, rengorgé, content de lui, comme s'il avait déjà gagné le grand prix de littérature française et l'image de Françoise.

— Marguerite, à ton tour, dit Françoise.

Marguerite se lève et avec sa bonne mémoire débute à peu près comme l'oncle Antoine :

— Une fois, il y avait une petite fille qui s'appelait Madeleine de Verchères. Elle était à jouer avec ses petits frères dans le champ. Tout-à-coup, elle aperçoit une bande de sauvages qui s'en viennent vers elle. Vite, elle court au fort, ferme la porte et fait tirer sur les sauvages de gros canons.—Les canons, ça fait un bruit comme le tonnerre.—Et les sauvages, vous pensez bien n'osèrent approcher. Vous ai-je dit que, dans le fort, Madeleine était seule avec ses petits frères ? Elle courait, la brave enfant, sur les remparts, aux meurtrières, tirant de partout, pour faire peur aux vilains Iroquois, leur faire accroire qu'il y avait au moins cent hommes dans le fort. Elle resta comme ça huit jours, oui, huit jours, a dit l'oncle Antoine. Tant qu'enfin arriva un grand officier avec beaucoup de soldats qui mirent les sauvages en fuite. Le grand officier dit poliment à Mademoiselle Madeleine qui lui rendait son épée :—"Les armes sont entre bonnes mains, Mademoiselle."

—"Meilleures que vous ne croyez,riposta Madeleine"

Marguerite, avec un air de défi, en tournant sa tête blonde vers le reste de la classe, ajouta :

— J'aime Madeleine de Verchères plus que toutes les autres, plus que d'Iberville, et si j'avais été dans les châteaux de ce temps-là, je lui aurais envoyé des fleurs à Madeleine.

Un éclair brilla dans les yeux de Françoise.

— Bravo, dit-elle, bravo, ma petite Marguerite.

Ce fut au tour de Maurice de s'essayer dans le conte héroïque. Le petit homme choisit, pour sa part, deux héros, pour être plus assuré sans doute de gagner l'image de Françoise. Maurice opine pour le missionnaire martyr et pour François Hertel. Par malheur, Maurice est un petit délicat qui manque de voix, et une risée de vent me fit perdre son conte dans le bruissement du feuillage.

L'impétueux René était debout. René, le dénicheur de nids d'oiseaux, le coureur de grèves, en quête de beaux coquillages, l'amiral des petites flottes qui pavillonnent au ruisseau, René tient pour le coureur de bois. Il parle avec abondance, avec gestes, comme un orateur. Des récits de l'oncle Antoine il a retenu les longs voyages de six mois, d'un an, deux ans, aux pays d'en haut, avec les portages dans les courants furieux, les grands feux, le soir, près du campement, les feux qui font danser des fantômes dans le bois... L'oncle l'a dit, continue-t-il, c'est au loin que sont les beaux pays, les rivières sans bout, les lacs grands comme la mer. Moi, j'aurais mené mon canot jusqu'au Mississipi, là où il y avait des fruits d'or dans les arbres, des prairies pleines de buffles, des sauvages

avec les plus belles plumes. Ah ! oui, quand ils revenaient, les coureurs, ils avaient de belles histoires à conter ! Dans tous les villages on était fier des beaux aventuriers. Et quelquefois même, mon oncle l'a dit, le Roi de France leur écrivait et leur donnait de beaux manoirs comme à M. Charles Le Moyne.

Maurice et Marguerite regardent, avec des yeux d'envie, René qui parle avec tant de mots, tant de verve, la figure enflammée, et se disent tout bas :

— C'est lui qui gagnera l'image.

Mademoiselle Françoise prend la parole :

— Très bien, très bien, Mademoiselle et Messieurs, vous avez tous gagné l'image.

Toute la classe applaudit.

Alors, avec cette aisance de parole et cet air d'autorité qui lui sont si parfaitement naturels, Françoise fait observer à Paul qu'il y a cependant quelque différence entre les contes de M. Perreault et l'histoire de M. d'Iberville. Elle nota que l'oncle Antoine ne les avait pas mêlés, lui, puisque c'est un autre soir qu'il a parlé du Chat botté, du Marquis de Carabas et du petit Poucet. En bonne petite chrétienne, Françoise, à son tour, vanta par-dessus tout le missionnaire de la Nouvelle-France, le missionnaire presque toujours martyr, celui dont l'oncle Antoine avait dit qu'il a semé des bénédictions à pleines poignées dans notre pays.

Mais il y en a d'autres, continue-t-elle, dont il a parlé, ceux que j'aime le plus, moi, après les martyrs. Je vous en veux, à vous quatre, de les avoir oubliés. Et Françoise parle alors à ses jeunes élèves, avec le langage imagé de l'oncle Antoine, des ancêtres, des

pionniers, des défricheurs, et aussi des aïeules, les premières venues de France. Avec des mots naïfs, elle évoque l'image des premières huttes canadiennes dans les premiers *défrichés* ; elle évoque l'effort constant de cet homme dont la hache fait des éclaircies lumineuses, qui, à la place des arbres, fait croître bientôt du blé, des maisons, des manoirs, puis des clochers où chantent la prière et l'avenir. Elle montre les aïeules autour des berceaux, courbées sur le rouet ou sur le tricot, toujours penchées sur le travail et gardant le goût toujours de chanter et d'être joyeuses.

Comme l'oncle Antoine, Françoise, jusqu'à la fin, dit le mérite de ces sacrifices, petits, mais grands, féconds, mais difficiles quand il faut les ajouter les uns aux autres.

— Et c'est grâce à ces vieilles mères travaillantes, finit-elle, que nous avons pu avoir de si bonnes mamans, nous, et qu'il y a des enfants qui pensent à travailler et qui prient le Bon Dieu.

Françoise disait ces choses lentement, comme on parle quand on enseigne l'Evangile. Et les trois petits, devant elle, buvaient ses paroles.

Assise derrière le treillis de la véranda, j'avais assisté de loin à la classe de Françoise. J'étais émue. Quand le petit monde fut sur le point de quitter l'école, je m'avançai vers l'institutrice qui rougit quelque peu.

— Mes enfants, dis-je à toute la classe, vous ne vous doutez pas de votre bonheur. Ah ! vous parlez, vous autres, comme nous ne parlions pas de notre temps. Qu'ils sont heureux, les enfants d'aujourd'hui, d'entendre de telles leçons, mes petits amis! Venez souvent à l'école de Françoise, à celle de l'oncle Antoine.

La prochaine fois, si vous le permettez, j'y viendrai moi-même. On y apprend, même à mon âge, des choses qui instruisent et qui relèvent, oh ! combien, les courages un peu lassés. En attendant, M. Paul et Mesdemoiselles, ajoutai-je en ouvrant mon livre, aujourd'hui il y aura des images pour tout le monde, même pour Françoise.







AU VIEUX CIMETIÈRE

Les feuilles mordorées des grands érables tapissaient la terre. On vit passer, dans les rues du village de C...., une petite vieille, très vieille, qui ressemblait elle aussi, à une feuille morte. Elle tenait par la main ses deux petits-enfants, Camille et Philippe. Tous trois s'en allaient au cimetière. — Les vieux ont parfois ce goût de prendre le chemin des tombes, avant d'y aller demeurer pour toujours. — La route parut longue ; l'aïeule posait

difficilement ses pieds l'un devant l'autre. Aurait-on pu marcher plus vite qu'on ne l'eût pas osé.

— C'est un vrai pèlerinage qu'on va faire là, mes enfants. Il faut garder le silence tout le long du chemin, avait recommandé l'aïeule.

Les anciens de C... qui, comme tous ceux d'autrefois tendaient vers le ciel, ont bâti leur petite église au haut d'une colline. L'on gravit une longue pente pour arriver au cimetière. Il s'étend en arrière, en plein champ, plus loin que le presbytère, plus loin que le couvent. Les trois pèlerins y montent lentement, les yeux fixés sur l'horizon que découpent de hauts monuments. La vue de tout ce marbre étonne les enfants :

— Grand'mère, dit Philippe, tu as oublié, ce n'est pas ici le vieux cimetière.

— Entrons toujours, répond l'aïeule, entrons.

Ses petits yeux illuminés ne l'ont pas trompée : ils aperçoivent là, auprès, les vieilles croix de fer, très anciennes, sorties de la forge de Michel Sévérin, et les planches de bois équarries à la main par le plus habile menuisier de la paroisse. Alors, elle s'arrête. Peu lui importent le marbre, les hautes pierres de granit, les larges inscriptions dorées. D'un regard, elle embrasse la paroisse des morts. Son oreille, fermée aux bruits du monde, entend la voix des anciens qui l'aiment et qui l'appellent, ceux qu'elle a connus, qui sont partis, qui l'ont laissée presque seule de son temps.

Elle entraîne les enfants plus loin, dans la broussaille des vieilles croix, vers les tombes des grands-parents.

— C'est à gauche, en amont de l'église, leur dit-elle, que le matin du 10 janvier 1878, on enterrait mon

défunt père. Venez voir. Après la mort de ma pauvre mère, qui arriva presque en même temps, nous leur avons acheté, à eux chacun, une croix de bois franc. Tenez, nous y sommes.

Les enfants couraient déjà ; ils venaient d'apercevoir les croix de bois franc. On y voyait deux mains entrelacées, sculptées dans le bois, et deux portraits enclavés dans les tombes. Camille et Philippe épelaient péniblement : Antoine du Ruisseau, époux de Mélanie Giffard, décédé le 10 janvier 1878, et Mélanie Giffard, épouse de Antoine du Ruisseau, décédée le 8 novembre 1878.

— C'est bien cela, dit l'aïeule. Mais lisez aussi, enfants, l'inscription plus bas, qui est de notre oncle Pierre. Et les enfants épelèrent les lettres rustiques et naïves que l'on peut voir encore :

" Saint Michel Archange, emportez leur âme en paradis."

C'est le même oncle Pierre, un homme *adret*, allez, compléta la vieille, qui faisait tout ce qu'il voulait avec son couteau, qui a fixé là les vieux portraits et a gravé dans le bois ces deux belles mains qui s'entrelacent, pour marquer que la vie ne finit pas.

Camille et Philippe, penchés en avant, regardaient l'image des deux vieux. Très proches, ils tâchaient, semble-t-il, de rallumer ces figures qui leur paraissaient effacées, lointaines, si lointaines qu'on les eût dites revenues de l'autre monde. Grand'mère se mit à genoux. Les enfants coururent à d'autres croix pour lire d'autres inscriptions :

" Parents et amis, consolez-vous dans l'espérance. Au ciel on se revoit."

" Ici repose Marie Clara, qui s'est endormie dans le Seigneur". portaient les deux croix voisines.

— Oui, reprit grand'mère qui les avait rejoints, ce sont eux, tous nos morts. A genoux, petits, nous allons faire une prière pour ces pauvres vieux qui furent vos grands-parents. Et elle commença le " Notre Père "... et récita aussi de son mieux le " De Profundis ", la prière qui lui revient souvent aux lèvres.

— Pourquoi, grand'mère, demanda Camille, comme ils se relevaient, faut-il prier les vieux morts comme les saints du paradis ?

— Ce ne sont pas eux que l'on prie, Camille, mais on prie pour eux. Pourtant, ce sont des saints... Ah ! pauvres petits, si vous les aviez connus, ces vieux ! C'étaient de braves gens, allez, et vous en seriez fiers. Comme vous les auriez aimés !

Et grand'mère, qui avait proposé cette visite au cimetière pour donner une grande et dernière leçon à ses petits-enfants, leur raconta naïvement avec des mots qui voulaient être éloquents, l'histoire des siens, histoire simple et belle comme un paysage champêtre, toute faite de joies, de douleurs, d'événements obscurs, histoire où le travail incessant, dur mais resté joyeux, posait un fond héroïque. Elle dit comment ils avaient élevé leurs enfants, eux encore pauvres, sur une terre à demi-payée, où il y avait plus de travail qu'il n'y avait de bras ; comment les maladies, les malchances avaient parfois ruiné les plus beaux espoirs ; comment malgré tout, amassant un peu, chaque année, souriant à la vie laborieuse, sobres, aimant Dieu, aimant le prêtre, ils avaient triomphé.

— Ah ! finissait-elle, on priait bien et beaucoup dans ce temps-là ! Ma pauvre mère savait peu de prières, mais il y avait des soirs, quand la journée avait été mauvaise, quand le malheur paraissait nous guetter, où à genoux, ensemble, autour du poêle, on les récitait jusqu'à deux fois.

Au bout de l'allée centrale du cimetière, se dresse, fier et pieux, comme une chapelle, le tombeau de la famille seigneuriale de Beaujeu. Le groupe des pèlerins se mit en route de ce côté. Philippe pousse la grosse porte de fer ; et les deux enfants parcourent les dix-huit plaques de marbre où s'alignent les noms des trépassés de l'illustre famille, la date de leur naissance et de leur mort.

— Mais, grand'mère, interrompt Philippe, je ne vois point ici le nom de Daniel Liénard de Beaujeu, celui qui fit un si beau coup à la Monongahéla ?

— Mais non, mon Philippe, celui-là est resté là-bas où il est tombé. Mais ses descendants, qui reposent ici, étaient les héritiers de sa gloire. Cela nous les rendait chers et vénérables.

— Oh ! mais c'était bien de leur part, à ces vieux seigneurs, reprit Philippe, d'être venus se fixer ici, au milieu de leurs gens, jusque dans le cimetière. On devait s'aimer beaucoup et beaucoup s'entr'aider alors ? n'est-ce pas grand'maman ?

Le thème était trop beau ; l'aïeule ne perdit point l'occasion de le développer. Elle, qui avait grandi au village, elle avait beaucoup connu la vieille famille des seigneurs : elle avait appris d'eux beaucoup du passé disparu ; là, elle avait même pris le goût de lire un peu d'histoire canadienne.

— Oui, mon Philippe et ma petite Camille, ce n'est pas pour rien que je vous ai amenés ici. Je me fais très vieille, je sens le besoin de parler à ceux qui restent, pour qu'ils n'oublient jamais. Tout-à-l'heure, continua-t-elle, nous avons vu, mes enfants, l'histoire de la famille ; ici c'est l'histoire de la paroisse.

Autrefois, quand vinrent ici les premiers Français, de beaux seigneurs prenaient un grand domaine et bâtissaient d'abord leur manoir. Autour du manoir les premiers défricheurs prenaient des lots. Ainsi s'organisait cette autre grande famille qui s'appelle la paroisse. Les seigneurs vivaient avec leurs gens ; ils étaient comme des chefs, comme les pères de leurs colons. Vous le voyez, dans la paroisse comme dans la famille, c'est la même alliance dans le travail, dans l'effort pour construire ; puis, après la fin du labeur, c'est le grand et dernier retour à l'église. Alors les morts se serrent davantage, ils se mettent plus près les uns des autres. C'est ainsi qu'à l'ombre du clocher du village, ils nous prêchent une fraternité plus grande.

Ici l'aïeule s'arrêta, un peu étonnée d'elle-même :

— Ah ! mes pauvres enfants, s'écria-t-elle confuse, je suis en train de faire un discours.

— Non, continuez, parlez encore, supplièrent ensemble Camille et Philippe.

— J'aime tant l'histoire, ajouta Camille, et surtout racontée par vous! On vivait donc beaucoup ensemble dans ce temps-là ?

— Oui, recommença grand'maman, et l'on travaillait aussi beaucoup ensemble. Savez-vous ce que me dit l'histoire de tous ces morts ? Elle me dit qu'ici-bas personne ne doit vivre seul, sans penser aux autres.

On était pauvre autrefois, on manquait de bras, d'argent. Et pourtant, parce qu'on sut s'entr'aider, on réussit, on bâtit grand. Les familles entre elles se donnaient volontiers des coups de main. Et entre les membres des familles quelle entr'aide ! Quelle ardeur de tous aussi à la besogne ! Pendant que les hommes allaient aux champs, les mamans à la maison cousaient, filaient, tricotaient, faisaient du pain et élevaient leurs enfants. Souvent même elles trouvaient le tour d'aller aux champs. .

L'aïeule se recueillit un instant. D'une voix, qui, malgré elle, devint solennelle, elle conclut :

— Mes enfants, ne perdez jamais le souvenir de ces grandes leçons du travail. Toujours, ici-bas, pour faire les choses qui durent, il faut beaucoup travailler et prier avec d'autres. C'est là, ce me semble, la prédication du cimetière paroissial.

Les enfants écoutaient, devenus tout-à-fait graves. L'aïeule se tut. De se reprendre ainsi au passé, d'être venue revivre avec ses morts, cela l'avait pour un instant rajeunie.. .Mais, avec le soir qui tombait, elle sentait, elle aussi, une lumière qui s'éteignait dans sa vie. Un peu triste elle proposa le retour à la maison. Camille et Philippe y consentirent. On s'en revint lentement, sans beaucoup causer.

Et jamais plus dans le village de C... l'on ne revit passer l'aïeule, tenant par la main ses deux petits enfants...





NOS PETITS FRÈRES ONTARIENS

— Mademoiselle, oh ! oui, dites bien aux petits enfants de chez vous que nous avons bien de la peine ici !

Mes enfants, c'est le message naïf mais émouvant, que me confiait un bambin de huit ans, un jour que je visitais une classe de l'école Guigues, d'Ottawa. Il m'avait, du reste, écrit la lettre que voici :

Ottawa, 12 déc., 1916

Chers petits frères,

Vous savez ce que l'on endure de pénible depuis quelques années, mais je suis content de vous le répéter pour que vous n'arrêtiez pas le secours que déjà vous nous avez donné. Comme nous et avec nous, priez que nous demeurions fermes devant les persécuteurs.

Témoins des luttes de leurs pères, les petits enfants ne feront qu'aimer de mieux en mieux la belle langue que nous étudierons et parlerons toujours. L'Ontario français sera digne du patriotique Québec.

Acceptez le merci sincère d'un petit frère qui se souviendra.

PAUL-E. C...

Ecole Guigues (4ème classe).

Et voici que bien tardivement, peut-être, je viens m'acquitter, mes enfants, du message de votre petit frère ontarien.

Il existe, dans la province d'Ontario, vos parents vous l'ont appris, j'en suis sûre, des enfants qu'on a maltraités. Hélas ! c'est un malheur dans la province voisine que d'être né de parents canadiens-français ! Du moins, ainsi le pensent des fanatiques qui haïssent notre race. Vous savez que, depuis 1760, le Canada est une colonie des Anglais. Eh ! bien beaucoup parmi les conquérants se sont mis en tête qu'il fallait imposer aux conquis la langue du plus fort et nous faire oublier tous les vieux mots attendris, tout le vieux parler savoureux hérité de nos ancêtres. Donc,

une bonne fois qu'ils s'étaient mis en colère, il y a quelque sept ans, les Anglais de Toronto avaient décidé de faire un règlement et " d'en finir avec le français." Pour le vouer à une mort certaine, voyez bien ce qu'ils ont imaginé. Ils ont défendu *pratiquement* aux maîtres et aux petites maîtresses de notre race d'enseigner et de parler le français à l'école ; aux petits ontariens d'apprendre et de réciter leurs leçons dans leur langue maternelle. Le fameux règlement ne disait pas la chose en toutes lettres, mais ce sont bien là les résultats que par lui l'on voulait obtenir. Dans un pays ouvert et colonisé par des Français, nous avons été témoins de cette insanité. Il y eut des larmes, là-bas, dans les foyers des nôtres. A de certains jours, des mères ont serré plus fort leurs petits sur leur cœur, parce qu'elles les sentaient menacés dans le meilleur et le plus sacré de leur âme.

Vous allez voir comment nos petits compatriotes, qui ont le courage de leur sang, ont combattu le bon combat. Vous entendez bien qu'ils étaient trop jeunes, eux, les petits, pour dresser de grands plans de bataille. Ce fut l'affaire des parents, des commissaires d'écoles, des maîtres et des maîtresses. On s'est défendu joliment, avec courage, avec aussi cette pointe de gaieté souriante, quelque peu malicieuse, bien propre à la vaillance française.

Voici par exemple, la visite de l'inspecteur. M. l'Inspecteur est presque toujours un protestant, qui vient dans les écoles pour veiller à l'exécution du fameux règlement proscripteur du français. Va-t-on souffrir son inspection ? Les commissaires d'écoles ont donné l'ordre secret de faire en sorte que M. l'Inspecteur ne

voie pas les enfants. Donc, un de ces jours, Monsieur s'amène à la porte d'une petite école. Aussitôt la maîtresse est debout. Elle fait un signe : tous les enfants ont compris. En moins de deux minutes, les livres, les crayons, les cahiers sont ramassés, jetés dans le sac ; le sac est mis sur le dos et en rangs, bien droits, graves, le talon sonnant comme celui de petits soldats, les bambins ont vidé la place. M. l'Inspecteur qui est entré, en est quitte pour passer en revue les bancs et les pupitres, cependant qu'au dehors, l'*O Canada*, entonné par de petites voix claires et vigoureuses, atteste, jusque parmi l'enfance, la volonté invincible de la défense française. Un jour pourtant, dans Ottawa, les commissaires d'écoles ne pouvaient tenir plus longtemps. Depuis deux ans, maîtres et maîtresses enseignaient sans salaire, pour le seul amour de la cause. La caisse était vide. Les ennemis avaient pris tout l'argent fourni par les taxes des parents et l'avaient dépensé. Qu'allait-on faire ? Les nôtres décidèrent de fermer leurs écoles. Les enfants ne riaient plus. Pourtant, ils inaugurèrent un nouveau genre de manifestation. Et la capitale vit ce spectacle émouvant de voitures pleines d'écoliers qui défilèrent jusque devant le parlement. Les petits écoliers agitaient au bout de leurs bras des affiches qui criaient bien haut : "*Rendez-nous nos maîtres*". "*Rendez-nous nos Frères, nos Religieuses*". "*Payez nos maîtresses*". "*Fair Play britannique*". Ces revendications, ces pauvres petits les soulignaient eux-mêmes de la voix. Et les gens s'arrêtaient, les uns pour applaudir, d'autres pour s'enquérir, quelques-uns pour grogner, presque tous pour trouver étrange, qu'en un pays

comme le nôtre, de pareilles scènes soient possibles. Quand les voitures défilèrent devant le parlement, les ministres, j'en suis sûre, ne purent assez bien fermer leurs fenêtres pour ne pas entendre.

Un jour, l'assaut est donné à l'école Guigues. Les parents veulent garder un édifice qu'ils ont bâti de leurs deniers. Une lutte corps-à-corps s'engage. Des vitres sont brisées ; par la croisée, des institutrices très vaillantes sont poussées dans l'école ; les enfants montent à l'assaut des classes ; la victoire est acquise. Les pères et les mères des petits ontariens n'ont plus qu'à se relayer le jour et la nuit, à la garde de l'édifice.

Ailleurs, maîtresses et élèves chassés de leurs locaux se transportent dans une salle transformée en école. C'est mal éclairé ; les bancs, les pupitres sont des plus sommaires. Mais qu'importe ? Partout, cela sent bon la liberté et les syllabes françaises résonnent vaillamment. C'était beau, mes enfants, ce jour-là, de voir, en face de petites institutrices toutes jeunes, de grands garçons se montrant bien sages, attentifs et émus comme s'ils avaient assisté à la " Dernière classe " de Daudet.

Je vous parlerais jusqu'à demain si je vous racontais toutes les phases, les épisodes touchants de cette guerre scolaire. Je ne vous parle plus que de la foi de vos petites sœurs de là-bas. Si les petits garçons savaient surtout combattre, les petites filles savaient prier. Il faudrait demander au Bon Dieu quel nombre de prières ardentes, de sacrifices, de renoncements elles lui ont offerts pour le bien de la cause. Elles en ont composé une multitude de chapelets qu'elles ont égrenés au pied de l'autel dans l'adoration. Un con-

férencier racontait un jour à son auditoire, un joli trait : " Je m'en allais, disait-il, dans les rues de la basse ville, à Ottawa, pendant ces jours de manifestations enfantines. Je rencontre une petite fille de dix ans, sur le chemin de l'église. " Où vas-tu comme cela ma petite ?" que je lui demande. Et l'enfant de m'expliquer que la prière est surtout la part des petites filles ; elles ne peuvent, voyez-vous, comme les petits garçons, parader en voitures. Donc les petites filles prient : pour la cause commune, elles s'engagent à des chapelets, à des chemins de croix, à de petites mortifications, voire même à des heures d'adoration. Mais, racontait toujours le conférencier, une heure d'adoration, mon enfant, ce n'est pas trop long pour des petites comme toi ? "

" Oh ! non, répond la vaillante fillette, l'autre jour, je me suis oubliée et j'y suis restée une heure et demie. "

Mes enfants, il y a encore une morale à cette histoire. Nous devons, vous devez, de la gratitude à vos petits frères ontariens. N'est-il pas vrai qu'ils nous ont réappris la leçon du courage, de la vaillance généreuse ? qu'ils ont sauvé par leur bravoure, notre part d'héritage à tous ? Ce n'est pas seulement leur langue, leurs écoles qu'ils défendaient. C'est que s'ils avaient cédé, s'ils avaient succombé, ils auraient mis en danger nos droits à tous. Vous prierez donc pour qu'ils triomphent pleinement.

Comme il doit être beau, ce patrimoine des ancêtres pour qu'on le défende avec cette ténacité, pour qu'on le juge digne de si longs et de si beaux sacrifices ! Les petits Ontariens, n'en doutons pas, sentent instinc-

tivement que rester Français, c'est appartenir à une race dont les esprits sont plus clairs, les cœurs plus sensibles, plus délicats, plus généreux, les manières plus polies, plus élégantes. Pour tout dire, ils sentent qu'être Français, c'est appartenir à une supériorité.







AUX PREMIÈRES QUI VINRENT DE FRANCE

Je songe souvent à vous, ô filles de France, qui, les premières, êtes venues en ce pays. Je songe à vous, ô vaillantes aïeules, en ces jours où vos fils les héros surgissent du bronze. Devant ces monuments, je reconstruis votre vie si belle, votre émouvante existence, et je pense que leur gloire à eux est bien un peu faite de la vôtre.

L'histoire cependant n'est pas écrite pour vous. Dans l'oubli pesant, depuis trois siècles, vous dormez votre humble sommeil. C'est à peine si, de temps à autre, quelque monographie discrète nous laisse entrevoir, dans l'obscurité profonde où vous vous êtes couchées, une de vos têtes glorieuses.

Et pourtant, réveillez-vous, chères grandes aïeules ; l'heure est prochaine de votre apothéose. Un souffle passe dans l'air, le souffle de la résurrection. C'est vers les coiffes blanches, vers les vieilles choses du passé, qu'il va. Il s'attarde aux vieux portraits d'aïeules, s'incline devant eux, et dépose, en partant, le baiser respectueux. Et maintenant que le rouet ne file plus, que les pédales du métier sont lasses de marcher, maintenant que la carde achève de peigner la laine blanche et que le ber ancien oublie sa chanson, plus que jamais, le souffle de gloire court à ces vieilles reliques : il les remet au jour, les illumine ; pour elles il s'enfle, il se développe en un chant d'épopée. Ah ! c'est le moment de la gratitude et de la justice. Et combien cela vous était dû !

Nos yeux, qui s'attachent au lointain horizon de France, s'en vont tout d'abord vers des cours de couvents ou d'hospices, dans la cour, par exemple, de l'hospice Saint-Joseph du faubourg Saint-Germain. Là ils voient défiler les silhouettes de jeunes pensionnaires, qui vont et viennent, rêvant d'un pays tout neuf, là-bas, au delà des mers. On leur a parlé de l'émigration des colons de France, des missionnaires, des religieuses, partis pour le Nouveau-Monde. Des religieux, des hommes sont revenus de la Nouvelle-

France qui ont fait appel à leur dévouement ; ils ont demandé des compagnes pour les colons, des femmes qui voudront devenir les aïeules d'une jeune race. Les petites orphelines ont été séduites par la généreuse aventure. Elles ont vu se lever là-bas, par de là la grande mer, une terre austère, mais vierge et noble, et qui leur tendait les bras. Le soir, elles en ont parlé entre elles, en se promenant sous les arbres. Plusieurs attendent avec impatience leur tour de partir.

Puis, voici un autre tableau. C'est au printemps de 1639. Près d'un quai encombré de ballots, de marins, d'une foule muette, un petit voilier démarre. Sur le pont, de jeunes femmes envoient leur adieu à la terre natale, à la famille, aux amis. Ce sont elles, les filles de Saint-Germain, qui s'en vont, emportées par le souffle apostolique. Au-dessus d'elles plane le rêve saint, l'héroïsme joyeux. Le matin même, elles ont mangé le viatique des forts ; elles ne faibliront point. Si les poitrines se gonflent, à mesure que là-bas se rétrécit, puis disparaît, la terre de France ; si quelque chose d'humide perle au coin des yeux, le cœur reste ferme. Les voyageuses se tournent vaillamment vers le pays de l'attente ; elles s'abandonnent à l'élan du navire, qui, toutes voiles au vent, vogue vers l'Amérique du Nord. Oh ! oui, vous saviez, jeunes Françaises, que la traversée serait longue, pleine de périls sur la mer mystérieuse, que pendant deux ou trois mois, vous logeriez en des cales humides et noires. Et pourtant, vous vous êtes embarquées. Vous vouliez, disait de vous le *Mercure françois*, " coopérer à l'œuvre des missionnaires ". Vous saviez qu'un jeune peuple, un peuple de chevaliers et d'apôtres, vous

attendait pour naître, et cette noble mission vous paraissait valoir la peine d'un peu de vaillance.

Ce tableau de voyage s'achève dans la rade de Québec. Le voilier vient d'aborder. La passerelle s'étend. Une centaine de jeunes filles sautent sur le quai ; elles s'en vont à leurs grandes tâches.

o o o

Dans une clairière inondée de soleil, au bord de la forêt, le colon de la Nouvelle-France a bâti sa maisonnette en bois rond. C'est là qu'il a amené son épouse. De ce foyer rustique elle a fait son royaume. Je l'aperçois au pas de sa porte, par un matin d'été. Les blés ont poussé dru dans la clairière. Dans l'or du soleil, ils balancent au vent leurs tiges vigoureuses. Et, tandis qu'ils s'essaient à monter plus haut que les souches, la forêt recule toujours. L'homme cogne dur, fait des abatis, puis de grandes flambées. La femme le voit là-bas qui remue les corps calcinés, arrache les racines des arbres géants. Il veut agrandir la terre, faire plus belle la part de celui qui dort dans le ber, rendre moins pénible la vie de sa compagne. Tous les jours, l'ombre se fait plus courte sur les blés et les oiseaux plus nombreux viennent chanter dans plus de soleil. Devant cette scène de vie où souffle un vent d'avenir, la fille de France sourit à l'enfant rose, le premier de ceux qui rempliront la maison. Elle laisse monter à ses lèvres la chanson du cœur. C'est une joyeuse roulade emportée du cher grand pays de France :

Par derrièr' chez ma tante
Lui y-a-t-un bois joli;
Le rossignol y chante.......
Il chante pour ces belles
Qui n'ont point de mari;
Il ne chant'pas pour moi
Car j'en ai-t-un joli!
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Elle s'arrête ; elle envoie un baiser à son mari joli qui là-bas l'a entendue et la contemple à sa fenêtre, pareille à la nymphe des bois.

o o o

Mais hélas ! une année ne dure pas toute la vie et la vie n'est pas un éternel été. Il y a des hivers au Canada. Ils sont durs. Quand il n'a rien à faire sur sa terre, le colon s'en va vers la forêt, à la chasse aux pelleteries ; il s'en va pour des semaines, parfois pour des mois. Un beau matin il est parti, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, la hache au bout du bras ; il a baisé au front sa jeune femme, il lui a dit : " N'aie pas peur, je reviendrai "... N'aie pas peur... et pourtant, la jeune épouse est restée seule au foyer. La journée est longue et grise. Je la vois, la pauvre isolée, qui vient s'asseoir à la fenêtre, frissonnante. Dehors, c'est un morne paysage de nature rigide. A la place des blés, gais et verts, une neige monotone et glacée ; à la place des arbres feuillus, pleins de chants d'oiseaux, de grands squelettes lugubres qui craquent sous le froid, qui se tordent sous le vent, pendant que la rafale, dans son élan brutal et fou, pousse devant elle, sans jamais finir, les mêmes tourbillons de tempête. Derrière le bois descend un soleil polaire, pâle

et triste comme un feu à demi éteint. Le soir s'en vient ; les maisons sont loin les unes des autres dans la côte de Beauport et de Beaupré. Et la douleur d'un isolement profond étreint à la gorge la jeune femme, effrayée d'être seule, et si loin de son pays.

Ah ! vous avez eu la nostalgie du Poitou, de l'Anjou, de la Normandie, chères et vénérées aïeules ! La douce France, avec ses champs et ses chaumières ensoleillées, vous paraissait alors bien attirante. Et pourtant, vous êtes restées au Canada. La tempête, l'isolement n'ont pas tué vos courages. Dans vos âmes d'héroïnes et dans les grands bers, vous avez continué de bercer, pour ce terrible jeune pays, les indéfectibles espérances. L'histoire devra dire que, sans vos holocaustes sublimes, le pays français du Canada, le pays dont " le front est ceint de fleurons glorieux ", n'aurait pas existé.

Aujourd'hui, l'on s'en va vers les vieux rouets, vers les vieux bers, les vieilles ballades, parce que toutes ces choses sont vos reliques et que l'on vous aime et vous vénère comme des saintes. Mais les vieux rouets, les vieux bers s'en iront ; les vieilles ballades finiront peut-être d'être chantées. Mais nous, vos petites-filles, nous descendrons alors dans nos âmes, afin que, là, du moins quelque chose de vous survive immortellement, chères filles de France qui, les premières, êtes venues en ce pays !



AUTOUR D'UN NID DE ROSSIGNOL

Pierrot, André et Madeleine, partis aux fraises, venaient de découvrir un nid de rossignols. Qu'allait-on faire des oisillons que Pierrot tenait là, tout frileux, dans le creux de sa main ? Un grave problème se posa. Pour le plus jeune, rien de plus simple : il fallait, sans plus, tuer ces petites choses de duvet qui paraissaient si laides. Déjà Pierrot se sentait prêt à leur tordre le cou. La petite Madeleine, une enfant de douze ans, à l'instinct maternel, se révolta :

— Y penses-tu, Pierrot, tuer ces petits oiseaux, si mignons, pendant que leur mère n'est pas là, qu'elle

est allée leur chercher la becquée ! Lui enlever ses petits enfants ! Il y aurait bien de quoi la faire mourir de chagrin, la pauvre mère.

Saisissant alors la main de son petit frère, Madeleine la place sur la poitrine haletante des oiseaux, puis elle reprend :

— Regarde, Pierrot, comme ils ont peur ! Leur petit cœur bat bien fort. Non, mon Pierrot, tu ne leur feras pas de mal, hein ? Ce serait commettre un gros péché, va.

— Un péché ? Mais les oiseaux, ce n'est pas du monde ; c'est pour les jeux des enfants.

— Les oiseaux sont nos frères, riposta Madeleine très gravement ; oui, nos frères, Saint François d'Assise leur a fait, un jour, un sermon et il leur dit comme ça, en commençant : "Mes frères". Tout comme M. le Curé quand il parle aux grandes personnes, à l'église. Ce serait donc mal de les tuer.

— Laisse faire, Pierrot, cria André, mécontent et boudeur, nous tuerons plutôt notre chat. Je suis fatigué moi de Minet. C'est hypocrite un chat. Ça fait patte de velours pour mieux nous griffer après.

Pierrot reprit :

— Pour ça oui, c'est bien hypocrite un chat. La maîtresse à l'école dit toujours qu'elle se méfie de certains petits garçons qui ont des yeux de chat et de faux airs.

— C'est entendu, puisque Madeleine ne veut pas nous laisser tordre le cou aux oiseaux, nous tuerons Minet l'hypocrite, s'écrièrent-ils ensemble avec une férocité comique, se souvenant que Minet était encore un ami de Madeleine.

— Mais, dit André, revenant auprès du nid, emportons-les, toujours, les petits. Nous les cacherons dans notre chapeau et leur mère ne les verra pas si par hasard, nous la rencontrons.

Pierrot demanda :

— Mais où donc les mettrons-nous ?

— Mais dans la cage du perroquet, trouva tout de suite André, vraiment pris, ce jour-là, de la rage de détruire. Tu sais bien que nous n'aimons plus Jacquot. Moi, je suis fatigué de l'entendre répéter ses mêmes refrains, à nous fendre la tête. D'ailleurs, Madeleine elle-même le trouve très grossier. Il débite de bien mauvaises paroles de son bec criard.

Madeleine, alarmée, intervint de nouveau :

— Non, laissez les oiseaux à leur mère. Je ne veux pas qu'on les vole.

— Il est vrai que la mère n'est pas à nous, interjeta André, pris d'un visible scrupule. Nous ne l'avons achetée de personne.

Madeleine comprit qu'il était temps de frapper fort :

— Ecoutez-moi, petit Pierre et André, dit-elle, vous savez, quand les bohémiens passent de village en village, l'été, ils volent parfois des petits enfants.

— Pourquoi ? fit Pierrot inquiet.

— Dame ! pour leur quêter des sous, répondit Madeleine, mesurant l'effet que son histoire commençait à produire.

Pierrot risque une autre question :

— Pour leur quêter des sous ? Ils ne les rendent jamais à leurs parents ?

— Non, les pauvres petits sont emportés bien loin, bien loin, dans les grandes voitures branlantes.

Le long de la route, ils chantent des chansons, exécutent des danses, font des tours, sur la place du marché, devant les gens. Puis sur un signe de leur maître, ils vont tendre la main. Chacun leur donne comme il veut. Et, le soir, quand l'enfant n'a pas rapporté assez d'argent, il est battu. Te rappelles-tu le petit garçon qu'ils avaient avec eux, l'an dernier, comme il avait l'air malade ? On l'a roué de coups sous nos yeux, tu te souviens, parce qu'il refusait de jouer plus longtemps la castagnette. Bien pis, Papa l'a vu rouler par terre, tellement affaibli qu'il pouvait à peine se plaindre. Voilà ce qui arrive aux enfants qu'on arrache à leur mère. Voudriez-vous être des Bohémiens pour ces petits rossignols ?

Pierrot et André écoutaient avec de grands yeux cette histoire où passaient pour eux des images si vives et si attendrissantes. Madeleine triomphait déjà de son effet.

— Non, laissons les oiseaux à leur mère. Rappelez-vous ce que grand'mère nous disait à chacune de nos espiègleries :

" Pierrot, André, Madeleine, ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes."

— A dix ans, j'étais gamine comme vous ; mais j'ai grandi, et j'ai toujours dans l'oreille les paroles de grand'maman.

— Mais, interrogea Pierrot, tout ému par le sermon, est-ce qu'on ne peut pas les mettre dans une cage, ces petits oiseaux ? nous en aurions grand soin. Nous n'aurions pas à les battre pour leur faire jouer la castagnette, nous.

— Non, non, mon cher Pierrot, les rossignols ne vivent pas en cage. C'est le grand air qu'il leur faut.

— Et ils ne chantent pas, non plus ? insista Pierrot.

— Pour chanter, il faut d'abord qu'ils vivent, riposta Madeleine, très philosophiquement. Pour apprendre à chanter, du reste, ils ont besoin d'entendre leur mère. Les tuer ou les emporter, petits frères, ce serait faire mourir des chanteurs. Dans quelque temps, qui sait ? les rossignols que nous aurons laissés à leur nid viendront dans le jardin, chez nous, et ils nous chanteront leurs chansons les plus jolies. Ce sera leur manière à eux de prouver leur reconnaissance.

La question était vidée. Le nid fut déposé dans l'herbe, et les oisillons ne firent qu'un peloton l'un près de l'autre.

La morale de l'histoire, c'est que ce petit bout de femme de Madeleine avait raison. Mes enfants, il faut toujours laisser les oiseaux à leur mère. Le bon Dieu a créé les oiseaux et les animaux pour l'agrément et l'utilité de l'homme, c'est vrai, mais non pour que l'homme assouvisse sur eux ses caprices et quelquefois sa férocité.

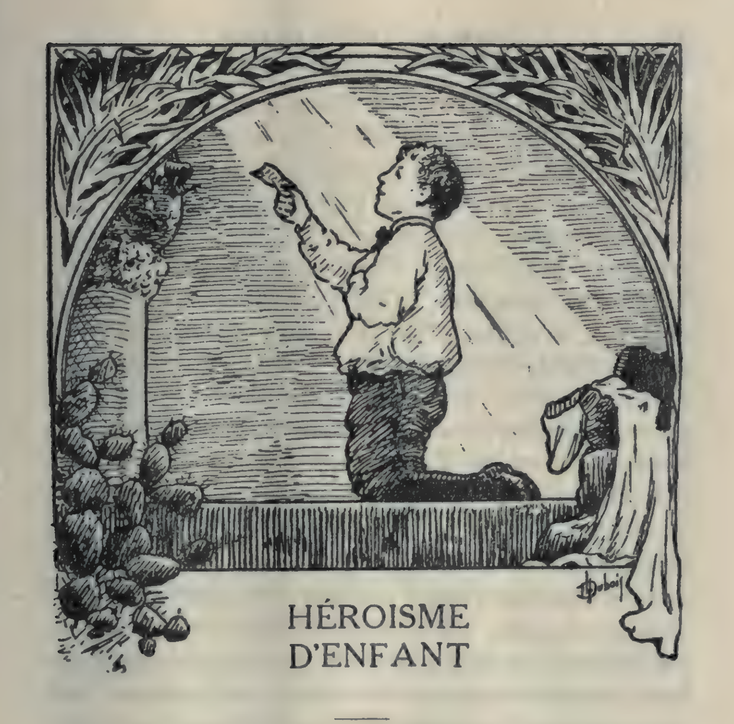
Il vous arrive trop souvent, petits dénicheurs d'oiseaux, de faire comme voulaient faire André et Pierrot. Votre meilleur amusement n'est-il pas de faire la guerre, même aux rossignols, de leur lancer des plombs à la tête avec un tire-pois, de crever les yeux du chat, de tirer la queue du chien, ou encore de faire courir à outrance, les vaches qu'on ramène, le soir du pré ? Prenez garde, mes enfants. Avez-vous lu " *les mémoires d'un âne* " de la comtesse de Ségur ? Vous avez

vu que Cadichon, l'ami de la bonne Pauline, fatigué des mauvais traitements d'une nouvelle maîtresse, lui cassa les dents, les poignets et l'estomac, d'une seule ruade.

Il y a pis que cela, mes enfants, les défauts que l'on ne corrige pas dès le jeune âge, s'aggravent parfois effroyablement avec le temps. Les voleurs de petits rossignols, volent bientôt autre chose. Les enfants cruels pour les bêtes le sont facilement pour leurs semblables.

Mes enfants, ne vous laissez jamais guider par vos instincts, quels qu'ils soient. C'est bon pour les bêtes. Le bon Dieu a donné à l'homme la raison, et c'est par elle qu'il doit se conduire. Avant d'agir, demandez-vous toujours si c'est digne de vous, si c'est conforme à la volonté du Bon Dieu. Et alors, vous serez tout de suite de petits hommes et, plus tard, de grands chrétiens.





HÉROISME D'ENFANT

Ecoutez une belle et noble histoire. C'est une histoire vraie ; je la tiens d'un prêtre. Ce prêtre avait, parmi ses dirigés, un collégien de quatorze ans : un petit bronzé, à l'œil noir et vif, un petit nerveux de mine éveillée, décidée. Fils d'une mère intelligente et chrétienne, Laurent portait, dans son cœur et dans son caractère, le sceau maternel. Depuis longtemps, une fleur auguste, semée par Dieu dans son âme d'élite, avait crû. Un beau rêve l'exaltait ; il avait rêvé d'être un jour le missionnaire du Christ, là-bas, au centre de l'Afrique, chez les noirs.

— Mon enfant, lui avait dit le prêtre, deux choses sont nécessaires pour ne pas trahir une telle vocation : une grande habitude du sacrifice et une grande pureté.

Laurent n'a pas le goût d'abdiquer ; il est de ceux que les sommets fascinent et que la raideur des pentes stimule. Digne de sa vocation ? Avec la grâce de Dieu, il le deviendra. Guidé par les conseils de son directeur, le noble enfant se soumet tout de suite à la pratique intégrale du devoir. Il y ajoute des sacrifices personnels, tout un régime d'entraînement héroïque, qui, à la longue, lui semble-t-il, devra lui rendre comme naturels l'amour et l'habitude des immolations.

Vous savez, ô enfants délicats, mièvres et gâtés, combien le lever vous est dur, presque impossible, de bonne heure, à heure fixe. Quel effort presque surhumain il faut pour vous arracher à l'oreiller, aux couvertures chaudes, aux rêves moelleux ! Laurent ignore ces lâchetés. A peine, dans le grand dortoir où il fait froid, le premier son de la cloche a-t-il retenti, que, sans regarder si, autour de lui, on attend, on parlemente avec le devoir, Laurent tend sa volonté comme un ressort d'acier, et hors de son lit, d'un bond, se projette.

Vous savez encore, ô enfants babillards, combien il vous est pénible, sinon impossible, pendant les classes, pendant les études, dans les allées et venues, le long des corridors, de garder le silence. — Le silence est pourtant une expression de l'ordre. — Chez l'enfant assez courageux pour accepter cette discipline, il atteste la maîtrise de soi-même, une volonté en ascension vers le caractère. Le brave Laurent est ce discipliné. Quand la tentation de parler lui vient

comme aux autres, il regarde au mur le Christ qui représente le devoir et l'on dirait que cette vue lui fait poser à ses lèvres un cadenas.

— Je ne vous dis point, me déclarait son directeur, tous les actes d'énergie, toutes les immolations que ce noble enfant s'impose. Ce sont de glorieux secrets que doit garder, pour elle seule, l'âme d'un prêtre. Je ne vous livre que ce programme de vie tracé par Laurent lui-même dans son journal d'écolier :

" Observer le silence partout, travailler de toutes mes forces, ne donner que de bons exemples, voilà mon programme. Il place le sacrifice, l'effort, à tous les instants de ma vie.

C'est le sacrifice, c'est la fidélité au devoir qui me feront homme, puis apôtre. L'apôtre est un homme de croix, d'abnégation."

Laurent a lu les romans de *Tom Fair Play* et de *Percy Win*, où des enfants brouillons, tapageurs, s'élèvent pourtant jusqu'aux plus hautes résolutions. Il a lu aussi *Au collège* de Warner, cette épopée de la vie collégiale. Un héros de l'âge de Laurent, un petit ligueur prêt à toutes les croisades du bien, y aboutit au martyre. Il a lu enfin *Une croisade d'adolescents*, où des enfants de chez nous, de petits Canadiens de race française comme Laurent, ont vécu une si touchante histoire, débordante de merveilleux chrétien et d'ardeurs juvéniles.

Aussi Laurent sent-il en lui le goût de choses plus grandes, de sacrifices plus hauts, qui mettent dans l'âme un frémissement généreux. Un jour, en classe, au tableau noir, des réflexions désobligeantes ont été écrites. Le professeur a dit :

— Si le coupable n'a pas ce soir avoué sa faute, demain le congé sera perdu pour tous.

Les élèves se regardent, consternés. Personne ne bouge. Quatre heures viennent de sonner. La classe va finir. Personne n'a encore bougé. Adieu le congé, les parties de balle, la belle promenade à travers la campagne, où il y a du printemps, des oiseaux, des fleurs, des parfums !. . . Mais non. Voici Laurent qui se lève de son siège ; il est pâle, il paraît hésiter un instant, il baisse les yeux, mais sa volonté se ramasse sur elle-même. D'un pas ferme, il marche vers le tableau noir et se met à genoux. Lui, innocent, il avait voulu remporter sur son orgueil cette sanglante, mais décisive victoire.

—Mais Laurent a quatorze ans, continue le prêtre. Il sent qu'en lui s'éveillent des instincts troublants. D'étranges rêveries l'assaillent. Qu'est-ce donc qui lui arrive ? Comme un enfant chrétien, Laurent va ouvrir son âme à son père spirituel, à l'homme qui garde les confidences de sa jeune vie. L'homme de Dieu le rassure :

— N'ayez crainte, mon enfant, lui dit-il, il ne s'agit que d'invoquer le Bon Dieu et de vous défendre. Vous êtes à l'heure, qui vient pour tout adolescent, où il faut choisir entre le déshonneur par la ruine de son âme et l'honneur par le salut qui s'appelle la pureté. Vous pouvez, si vous êtes imprudent, gâter votre avenir irrémédiablement ; vous pouvez aussi, si vous le voulez, le faire noble et beau.

Puis le directeur enseigne à son dirigé la thérapeutique spirituelle. Comme l'enfant va sortir, le prêtre le regarde profondément dans les yeux et lui pose

cette question : " Vous savez, mon enfant, il y a des moyens infaillibles de garder son cœur. Etes-vous bien généreux ?

— Je crois l'être un peu, dit l'enfant.

— Eh ! bien reprit le prêtre : s'il y a de l'acier dans votre volonté, vous ferez tous les jours, à la Sainte Vierge, la prière que je vais vous écrire. Je vous en préviens, toutefois, elle est plutôt raide.

— Donnez toujours, mon père.

Le prêtre écrivit et lut à mi-voix les paroles décisives, puis il présenta la feuille à Laurent. Laurent répéta :

— O ma bonne Mère, faites-moi mourir plutôt que de jamais permettre que j'offense mortellement votre Divin Fils par un seul péché mortel d'impureté.

Laurent est quelque peu interloqué. Cette phrase : " Faites-moi mourir " résonne dans sa tête comme une sentence de mort.

— Rassurez-vous, mon enfant, a dit le prêtre. Le risque, après tout, est-il si grand ? Vous ne courez que le péril d'être exaucé. Alors, ou vous ne pècherez pas, ou vous aurez la mort des enfants vierges.

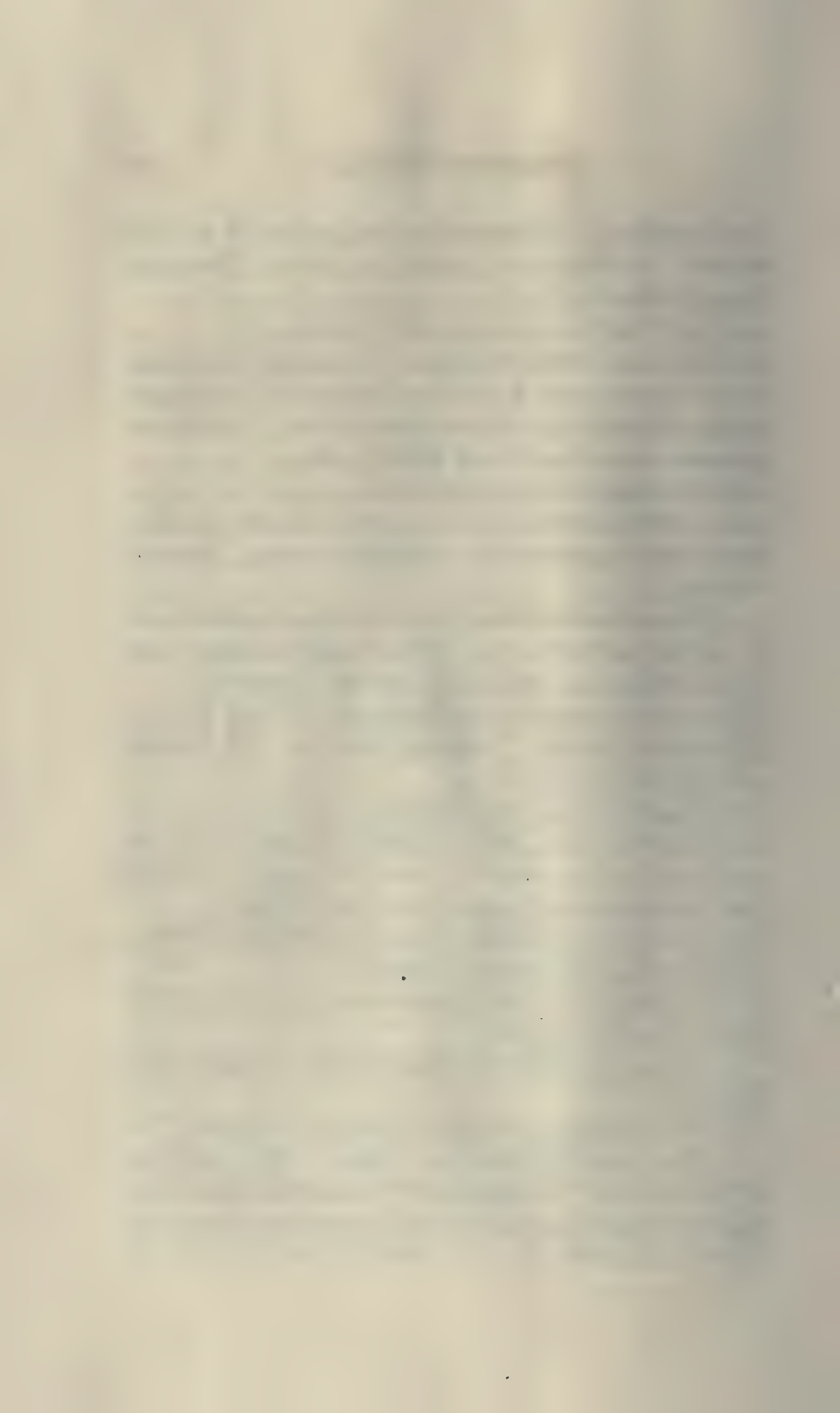
Laurent ne répond mot. Il part, emportant, soigneusement pliée, l'angoissante prière.

Le lendemain, à la première heure, il frappe à la porte de son directeur :

— Tenez, lui dit-il, j'ai fait quelque changement à la prière.

— Ah ! vous avez eu peur ? lui jeta le prêtre.

— Non, répond l'héroïque enfant. J'ai supprimé le dernier mot " *d'impureté* ". Contre le Bon Dieu, quoi qu'il advienne, je ne veux courir le risque d'aucune faute grave.





A LOURDES DE RIGAUD

Elle avait fait bien des neuvaines à la Vierge, ma filleule, qui fut malade longtemps. Un jour qu'elle souffrait beaucoup, et que chacun disait : " Elle s'en va ", la Sainte Vierge eut pitié d'elle. Avec la vie, elle lui rendit l'espérance de l'avenir, la foi en ses rêves. Elle mit dans le cœur de son enfant, meurtrie par la souffrance, l'amour des nobles tâches.

Aujourd'hui, ma filleule est une miraculée. Et, chaque année, elle fait à Notre-Dame de Lourdes, de

Rigaud, un pèlerinage de gratitude. Cela dure depuis quatre automnes.

Donc ce matin du 25 septembre, nous faisons toutes deux l'ascension de la montagne de la Vierge.

Nous prenons par les longues pentes, sous l'allée des grands arbres, dans ces chemins qu'ont battus les pieds de tant de pèlerins. Les hauts feuillages font une arcade gothique au-dessus de nos têtes, et la route est solennelle et recueillie comme une allée d'église. Seul le halètement de nos poitrines oppressées brise le silence absolu. Ce matin, les ormes, les hêtres, les érables, immobiles dans l'air où ne passe aucun souffle, ont l'air d'achever leur prière, pendant qu'une aube discrète, qui colore leurs feuilles mourantes, paraît les vêtir de vastes chasubles dorées. Nos pieds résonnent doucement, comme sur des dalles. L'illusion est parfaite et Germaine, ma filleule, est tout envahie, je le vois, par des pensées religieuses. Les yeux levés vers le roc elle me dit :

—Regarde, marraine, la Vierge nous attend là-haut.

Par une échancrure de la feuillée épaisse, une vision blanche nous apparaissait, au flanc du roc, celle du groupe de l'Immaculée-Conception que prie Bernadette Soubirous.

Nous arrivons à une large enceinte, quadrilatère fermé d'épais rideaux d'arbres sur les côtés, et vers la grotte par un rocher en muraille. Ici, dans cet espace fermé, les yeux ne sauraient garder d'attaches pour la terre. Ils s'élancent malgré eux vers le seul champ libre : le firmament bleu. Là devant nous, la montagne de Marie se dresse avec ses hauts escaliers, à rampe de fer, et, au plus haut de la crête, la chapelle

en rotonde, au dôme argenté. Je pense à ce mot de Barrès " qu'il y a des lieux élus pour les grands sentiments, les grandes aspirations religieuses ".

Je pense aussi qu'un jour, quand ces choses auront eu le temps de vieillir, quand la Vierge aura appelé plus de pèlerins, ce coin de terre sera connu et aimé, comme un lieu inspirateur d'états d'âme mystiques, comme l'un des sanctuaires élus de la grande émotion religieuse. Et je suis heureuse d'avoir amené Germaine, ma filleule, tant je découvre, à considérer sa figure, que des émotions neuves, plus puissantes, la remuent. Il est bon d'apprendre aux enfants de chez nous les amitiés françaises et chrétiennes de leur patrie.

Nous montons les grands escaliers, d'un pas leste, presque rapide, tellement Germaine a hâte d'être à la chapelle. Là-haut, la porte ouverte nous avertit de nous hâter. La grande prière du sacrifice commence. Germaine, que j'observe, prie avec une intense ferveur, profondément tournée vers une vision intérieure, sans un de ses muscles qui bouge, immobile et ardente comme un ange adorateur des reposoirs. Ils prient ainsi, les miraculés. Pendant que la messe se déroule, je revois dans une chambre d'hôpital, une enfant à demi-mourante, couchée depuis des années et qui, dans la blancheur mate de ses oreillers et de ses draps, remue douloureusement sa petite figure blême de martyre. Un jour, à l'appel de la Vierge, un souffle d'en haut passe sur son front ; elle se dresse sur son séant, elle crie : " Je suis guérie, la Sainte Vierge m'a guérie " ! Et elle mange et elle marche et le miracle est véritable.

La gratitude de Germaine est persévérante, comme les battements de son cœur, comme le souffle de sa poitrine. Après les dernières prières, elle se relève avec ses yeux d'ange qui ont pleuré, avec ce paysage du ciel qu'elle semble, depuis le grand jour, toujours porter dans le regard.

—Marraine, me dit-elle, qu'il fait bon prier ici !

Avant de descendre, je l'arrête sur les marches de la chapelle, au bord de la petite grille de fer. Un beau spectacle s'étale devant nous. J'aime que Germaine associe les beautés de sa patrie à ses émotions religieuses. Celles-là sont des beautés qui mènent aux autres. Nos sentiments de foi ne perdent rien à s'animer dans un grand cadre de poésie.

Du haut de notre piédestal, à quelque cinq cents pieds au-dessus de la plaine, elle était belle à voir, ce matin du 25 septembre, la campagne canadienne. Les yeux de Germaine et les miens embrassaient un vaste espace. Il y avait des champs verts et jaunes, des troupeaux qui allaient et venaient, des fermes d'où montaient des chants de coq, des appels aux vaches lointaines. Un vaste courant d'eau, la rivière Outaouais, coupée d'îlots feuillus, séparait en deux cette tranche de pays d'où pointaient vers le ciel, bruissantes de prières et de rumeurs sonores, les flèches de cinq clochers blancs. Il y avait là, tout auprès de nous, la double tour de Sainte-Madeleine de Rigaud, puis, sur la même rive, la cime presque effacée de Pointe-Fortune ; de l'autre côté, les cônes luisants de Saint-André, de Saint-Placide ; tout au fond, dans la buée mystique et légère, le petit clocher de Carillon, au pays de Dollard.

Toute cette campagne qui achevait de donner sa moisson, qui demeurait calme, reposante, après le grand effort des poussées du printemps, nous paraissait chanter la victoire après le labeur, le grand et placide repos dans l'aube grandissante. Beau spectacle d'énergie victorieuse !

—Comme le travail paraît joyeux et sain, n'est-ce pas, ma filleule, vu dans ce cadre ?

Comme nous descendons plus vite les pentes silencieuses, l'allée des grands arbres vêtus de vêtements dorés, je pense à la vision céleste et blanche que Germaine doit porter ce matin devant ses regards. Je lui rappelle que l'on se fait selon ses amours et ses admirations ; je lui parle de la puissance d'idéal que fait chaque jour aux âmes tout en blancheur, l'amitié de Marie, mère de Dieu, bénie entre toutes les femmes...







POURQUOI ETUDIER ?

Pourquoi étudier ? Ce titre déjà vous ennuie, mes enfants. Plus d'un parmi vous, j'en suis sûre, sont fatigués d'entendre les mêmes mots, chaque année, leur rebattre les oreilles.

—Ah! disent-ils, encore l'étude! encore les livres ! toujours les livres ! toujours l'étude ! La jolie litanie ! Hier, comme c'était beau les vacances, nos amusements sur la plage, nos parties de pêche, nos courses à travers les bois et les champs !

Vous avez raison, mes petits, jouer est parfois plus agréable que travailler. N'oubliez pas une chose toutefois : le plaisir n'est qu'une exception dans la vie.

Ceux qui vous le répètent l'ont appris à leur dépens. La loi du travail n'est pas une invention moderne comme l'automobile. Elle a été créée dès les premiers temps du monde, si je ne me trompe. Eh ! oui, c'est Dieu lui-même — vous en souvenez-vous ? — qui condamna notre grand'père Adam " à gagner son pain à la sueur de son front " pour le punir d'une grave désobéissance. Les petites filles le savent encore mieux : Dieu a été encore plus sévère pour notre grand'mère Eve.

Depuis ce temps, nos premiers parents ont beaucoup souffert et beaucoup travaillé. Tous leurs descendants, les pauvres comme les riches, ont fait de même. Quand vous serez tentés de paresse, mes petits, rappelez-vous, par exemple, nos ancêtres, venus de France pour coloniser ce pays. Ceux-là ne se sont pas croisé les bras en arrivant ici, en face de ce territoire immense, couvert de forêts. Leurs chefs leur distribuaient une certaine étendue de terrain qui devait être défrichée dans un court délai. Sans se décourager et sans se lasser, nos ancêtres abattaient les arbres, un à un brûlaient les souches, labouraient et semaient. Ils firent si bien qu'en peu de temps on vit s'élever leurs maisons blanches, au bord d'une rivière, et en arrière, à perte de vue, s'étendre de beaux champs d'avoine et de blé. Petit à petit, à force de rapprocher les *défrichés* les uns des autres, ils ont formé les paroisses, les villages et les villes que nous voyons aujourd'hui. Non, nos ancêtres n'ont pas chômé. Et c'est parce que chacun d'eux, et plus tard leurs fils et leurs filles, puis à leur tour, les descendants de ceux-ci jusqu'à votre père et à votre mère, ont fait

rudement leur journée, ont accepté courageusement le labeur quotidien, que ce pays s'est fait, que Dieu a béni notre race, que vous habitez une maison plus grande, plus claire et plus chaude.

Nos pères, parce qu'ils ont été les ouvriers de la première heure et parce qu'ils ont défriché et labouré en se battant contre les Iroquois et les Anglais, n'ont pu travailler que de leurs mains. Vous, mes enfants, on vous demande de travailler de vos mains, peut-être, mais en vous aidant toujours de votre tête, de votre intelligence. Comment cela ? me dites-vous. Par l'étude, en apprenant bien vos leçons, en écoutant bien vos maîtres. C'est ainsi qu'on sait plus de choses, chaque jour, et qu'on devient capable d'en comprendre de plus difficiles. Et tout cela s'appelle développer son intelligence. Voyez bébé. Les premières fois qu'on lui parle dans son berceau, il sait tout au plus sourire. Pourtant il écoute maman qui lui parle, qui lui souffle les mots. Voici que bébé fait effort pour les répéter. Peu à peu il y arrive, il prononce bientôt d'autres mots. A quatorze ou quinze mois, bébé parle déjà comme une grande personne. C'est que bébé, qui a écouté, qui a travaillé à sa manière, a développé son intelligence.

Quand vous aurez travaillé à l'école jusqu'à quinze, dix-huit ou vingt ans, vous serez instruits, mes enfants. Cela veut dire que vous pourrez gagner noblement votre vie avec vos mains et votre tête, tandis que vos petits compagnons, qui auront fui les classes ou n'auront pas voulu écouter, n'auront que leurs mains pour travailler et gagner durement leur vie.

Vous avez d'autres raisons, plus hautes qui vous prêchent le travail. Mes enfants, vous êtes de petits-fils de Français et cette noblesse vous oblige. La France, vous l'apprendrez dans votre histoire, est le pays le plus cultivé de la terre. Elle a enseigné au monde moderne le culte du beau. Elle a formé une multitude d'écrivains et d'artistes qui ont fait les plus beaux livres, les plus beaux tableaux, les plus beaux monuments qui soient. Etre Français, cela veut dire aujourd'hui, dans le monde, avoir la finesse de l'esprit, la délicatesse du cœur, la politesse, la douceur des manières, je ne sais quoi de grand et de distingué qui est le cachet d'une race royale. Tout cela, mes enfants, est le fruit du travail, d'une bonne éducation. Et nous, au Canada, comme des fils bien nés, nous devons nous faire un honneur de garder les vertus de notre race, n'est-il pas vrai ? En outre, au Canada, vous ne l'ignorez pas, nous sommes une minorité, c'est-à-dire le petit nombre. Comment donc allons-nous racheter cette faiblesse, cette infériorité ? En doublant la valeur de nos esprits, la valeur de nos volontés. Il faut que chaque petit Canadien français se prépare à valoir quelque chose comme deux hommes. C'est ce qu'on appelle conquérir la supériorité. Aujourd'hui, plus que jamais, nous avons tous ce devoir. Peut-être votre papa a-t-il parlé de ces choses à la maison ? On en veut à notre race, à notre langue, à notre foi. Beaucoup voudraient les faire disparaître. C'est le temps ou jamais, pour chacun de nous, d'être fort par l'intelligence autant que par la volonté, pour accepter la lutte et devenir digne de la victoire. Voyez comment se sont défendus vos petits frères ontariens,

quels sacrifices ils ont acceptés pour garder le droit de parler français.

Ah ! oui, quand on est catholique et Français, on a l'obligation d'être très ambitieux. Allons, petits écoliers de chez nous, relevez la tête ! Voyez comme le pays a besoin d'artistes et de travailleurs de tout genre. Des étendues de terrain immenses attendent des bras pour les défricher, pour les mettre en valeur ; les champs de l'esprit appellent aussi leurs équipes de pionniers et de défricheurs. Rêvez, comme les enfants des premiers Français, de belles campagnes, de villages coquets, de villes riches, mais embellies de monuments, de peintures, d'objets d'art, de musées. Rêvez de voir une littérature sortir de vos cerveaux développés par de longues années d'études. Rêvez de voir vos livres parcourir le monde et y accomplir une œuvre catholique et française. Alors seulement devra s'arrêter votre labeur, si vous voulez que Dieu et les vieux ancêtres vous bénissent.







QUAND VOUS SEREZ GRANDS

Enfants de chez nous, petits d'aujourd'hui, il me semble que vous n'avez pas grandi comme les autres. Vous avez bénéficié d'un grand réveil, de bonheurs qui nous furent inconnus. Votre enfance s'est penchée sur les contes glorieux de notre histoire. Je me plais à vous voir, petits bambins de sept ou huit ans, devant l'album aux couleurs voyantes, où passent sous vos yeux de nobles et grandes dames, des chevaliers de claire épée, de hautes figures de martyrs et de saints.

Les uns après les autres, vous laissez défiler lentement ces spectacles émouvants ; puis bientôt vous rassemblez des lettres éparses et vous épelez un mot magique : la patrie. Et vous n'avez que sept ou huit ans !

A l'école, vos maîtres ont enrichi, agrandi ces premières leçons. Vous qui êtes venus après nous, vous êtes les enfants des concours d'histoire canadienne, ceux qu'on a nourris de nos légendes, des bons vieux souvenirs de la vie paysanne. Vous êtes les petits écoliers qui, parfois, le soir, terminez vos classes par le chant du vibrant : " O Canada ". L'année dernière, vous étiez du pèlerinage Dollard. Et quand, solennels et résolus, la rose symbolique à votre poitrine, vous avez prononcé le serment de fidélité à la patrie canadienne, nous avons senti que sur nos fronts passait un souffle nouveau.

Déjà, l'on vous initie aux formes les plus élevées de la vie. L'on vous apprend que l'existence ne vaut rien qui n'est vécue que pour soi, que celle-là seule est à la mesure du chrétien qui s'élargit jusqu'au prochain et jusqu'à Dieu. Dans vos écoles, il y a maintenant des avant-gardes de l'Association catholique de la jeunesse ; il y a même, m'a-t-on dit, dans certaines écoles et académies de petites conférences de Saint-Vincent de Paul, où des petites filles et des petits garçons de dix, douze et quatorze ans, vont porter des chaussures, des habits à leurs petits camarades qui n'en ont point et qui, sans cette charité, ne reviendraient plus à leurs classes.

Aujourd'hui, quand vous passez dans nos rues, vifs d'allures, l'œil clair, franc, auréolé de je ne sais quelle force et quel mysticisme, nous, vos aînés, nous nous

disons, le courage meilleur : " C'est la légion de l'espérance qui passe."

Pourtant, quand je vous regarde, j'ai peur... la vie change si vite les enfants. Ah ! ne soyez pas trop tôt des hommes. Les hommes ont tué tant d'idéal ! Et tant de jeunes gens n'ont vieilli que pour tout perdre !

Quand je regarde passer le flot de ces adultes, pourquoi ne puis-je m'empêcher de songer à tout ce qu'ils portent dans leurs cœurs, d'aspirations étouffées, de rêves importuns broyés, annihilés ? Ils disent qu'après vingt ans l'intérêt doit être la loi suprême. Et ils ont des fronts où ne resplendit plus rien.

Quand vous serez grands, enfants de chez nous, ne soyez pas de ces petits hommes...

Vous saurez qu'au-dessus de l'intérêt personnel, il y a la patrie. Chez nous, vous l'entendrez dire, et c'est une vérité, la patrie est mal servie, même elle n'est point servie du tout. L'on a fait de nous un peuple de déracinés ; tous les jours un vilain snobisme jette son mépris au Canada français et n'a d'enthousiasme que pour l'exotisme. Vous, vous saurez beaucoup mieux, et qu'un cœur bien fait ne met son pays, si jeune, si pauvre soit-il, au-dessous d'aucun autre et que le pays que l'on aime de cette manière, on le sert avec tout son cœur, de toutes ses forces.

Vous resterez de votre race. Autour de vous, ce sera la mode d'emprunter au conquérant son langage, ses mœurs, son espoir. Tous les sophismes sont bons pour mener à ces abdications. Ils vous diront que le secret de la supériorité, c'est d'imiter le plus fort, c'est de se façonner à son image.

Mais nous sommes d'une autre tradition. Et vous voudrez vous en souvenir. La vraie supériorité est de rester soi-même, quand on est le fils de la première race du monde. D'autres ont l'argent, la richesse, le capital, l'esprit de domination. Ils appellent cela la puissance. Nous, nous avons des qualités qui tiennent d'abord à l'esprit et au cœur : nous avons la mesure, l'équilibre, la passion des choses claires, la chevalerie, l'élan généreux, l'amour des hommes, nos frères. Et l'admiration des siècles appelle cela la culture latine. Elle fut celle de votre enfance, elle sera celle de toute votre vie.

Mais vous songerez que la culture latine s'achève dans la culture chrétienne, ou, plus justement, catholique. C'est même parce qu'elle est toute pénétrée de la fine essence de l'Evangile, que la culture latine a mené si haut les races qui l'ont adoptée.

Pour être plus français, vous serez plus catholiques. Quand vous serez grands, vous voudrez appartenir à cette noble espèce d'hommes qui se nomment des apôtres. Il y a tant de causes qui souffrent des déficits des dévouements ! L'Eglise est si délaissée et Dieu si peu honoré ! Dans votre foi, vous prendrez l'amour de ces grandes causes ; vous y puiserez aussi la majesté des beaux caractères. Vous respecterez vos mœurs, vous aurez soin de votre conscience comme d'un parchemin de noblesse ; vous respecterez la femme ! C'est la vertu des chevaliers.

Est-ce tout ? Non. Vous ferez encore davantage. Pénétrés de toutes ces forces, créez une grande époque,

de grandes choses. Soyez des artistes dont les œuvres incarneront la foi, les rêves d'un peuple ; soyez de ceux qui construisent, de ceux qui sauvent !

Quand vous aurez grandi, soyez grands !







LES DEUX NOELS

Ce soir, je suis restée seule à la maison, pour garder ma filleule malade. . . Depuis un moment, le visage collé aux vitres à demi congelées, je regarde le flot pressé des passants qui se répand, par la rue, en une procession noire.

Voici minuit. Les cloches de la ville l'annoncent. Ils chantent éperdument, les chœurs de bronze. J'écoute : le concert aérien fait, dans la nuit, une grande rumeur sonore, vibrante. Il court sous les étoiles, d'un clocher à l'autre, en une fugue impétueuse. Au loin, le bourdon de Notre-Dame, dans un effort de halètement, s'est mis en branle. De sa grosse voix dominante, on dirait qu'il veut diriger, ramener

à l'unité, le fol émoi des bronzes plus petits et éparpillés ; il nous plonge dans le mystère de l'heure, profond et solennel. Mais bientôt le concert s'achève ; les clochers se taisent ; deci, delà, l'écho éparpille dans le vent, une cadence finale.

Je vois la scène à l'église. Mes yeux sont éblouis par l'éclat d'un millier d'ampoules électriques, par l'or des ornements sacerdotaux, par la multiplicité des banderolles qui chamarrent la voûte du temple. Dans le chœur, les enfants, en soutanes rouges, évoluent avec des gestes, des mouvements compassés ; avec eux, marchent l'or des cierges et la fumée des encensoirs. Dans le transept, à droite, je cherche la crèche de l'Enfant-Dieu ; elle disparaît dans la profusion des lumières et le luxe des décorations. Puis, je n'ai qu'à suivre les parties de la messe, de la grande et de celle de l'aurore, cette dernière où l'on chante les vieux cantiques : "Il est né le Divin Enfant", "Les anges dans nos campagnes", "Dans cette étable", "Ça, bergers, assemblons-nous"... Et je m'étonne de me trouver si peu émue.

Germaine, elle, songe au minuit du village, auquel, petite campagnarde, elle assistait l'année dernière.

— Marraine, m'a-t-elle dit tout-à-l'heure, quand la voix des cloches lui est parvenue, marraine, c'est ce soir qu'on se lève dans la nuit, chez nous... On partira sans moi dans la grande carriole...

Ah ! ce Noël campagnard, elle a bien raison de le regretter, la petite. A la campagne, tout vient aider l'état d'âme, le sentiment pieux, n'est-il pas vrai, ma petite Germaine ?

C'est d'abord l'aller à l'église, dans la nuit. S'il neige, il semble alors que la poussière blanche tombe lente et douce comme une prière qui reviendrait du ciel. S'il y a des étoiles, il semble que, ce soir-là, elles ont des yeux plus clairs et plus profonds. Autour d'elles vibre une légende, un cantique divin. Quelques-unes, celles des rois, ont l'air d'être en route déjà vers le pays de Bethléem.

L'église apparaît au bout du chemin, épanchant, ce soir, des rayons par toutes ses fenêtres. La parure intérieure est sommaire, simpliste ; le chant est plutôt rude, criard ; et là-bas, dans son coin, vois-tu, filleule, la crèche avec ses personnages un peu gauches, la Sainte Vierge et Saint Joseph très grands et l'âne et le bœuf tout petits ? Mais, pour relever tout cela, quelle chaleur des âmes et des prières ! Dans tous les bancs il y a des chapelets qui remuent sur le bois, il y a l'émotion mystique, la foi des simples qui plonge si profondément dans le divin. Et dans les yeux des enfants qui se lèvent sur la pointe des pieds, pour mieux voir, il y a des sourires et des larmes naïves, le souvenir d'un beau conte, avec des paysages et des personnages merveilleux qu'on espère voir se lever, là, tout près des balustres, où il y a une petite maison avec de la paille dedans et un bel enfant qui dort, plus beau que toutes les poupées. Oui, ma petite Germaine, ce sont les Noëls des campagnes qui sont les plus près du Noël de Bethléem.

Je n'aime pas les Noëls de la ville. La poésie religieuse, la saine, la vraie, en est trop absente. Qu'y-a-t-il dans l'aller vers l'église ? Les étoiles, on n'en voit guère, à cause de l'étroitesse de la rue, entre deux

murailles de pierres. Puis, allez donc rêver de bergers qui marchent sous un vent de cantiques, de légions d'anges tout plein les airs, de la petite étable où vient d'éclore le sublime mystère ! Allez donc rêver de légende dorée, au milieu de la foule affairée et distraite, avec le passage périodique du tramway, dont le bruit de ferraille vient chasser brutalement toute poésie !

Dans l'église il y a trop de lumière, trop de gens qui ne sont là que pour jouir de la musique, de l'éclat des lustres, de la fête des yeux et des oreilles. Le petit Jésus est trop arrangé, trop frisé, trop pommadé... Non, je n'aime pas les Noëls des villes.

Germaine pense comme moi. Elle m'a dit tout-à-l'heure, en s'éveillant : — Marraine, j'ai revu en rêve la crèche de C... Une petite fille s'y tenait agenouillée ; elle pleurait, la tête dans ses mains. Elle ressemblait étrangement à votre filleule qui pleurait, elle aussi, l'année dernière, devant la même crèche.

Et je lui répondis :

— Dors, mon petit ange et rêve... Ce sont les Noëls où l'on marche sous les yeux clairs et profonds des étoiles... ceux où la neige tombe doucement comme une prière qui redescend du ciel... ceux où l'on chante et prie d'un même cœur, dans la demi-obscurité des lampes, devant la crèche où il y a de la paille, avec un Jésus plus beau que toutes les poupées... Dors, dors, mon bel ange blond, et rêve...

Les plus beaux Noëls sont ceux dont rêvent les enfants dans leurs lits.

Table des Matières

La couverture et les dessins
sont de M. Joseph DUBOIS.

